

L'EXALTATION DU LABYRINTHE

L'EXALTATION DU LABYRINTHE

d'Olivier Py

a été créée le 30 mars 2001

au Théâtre National de Strasbourg

Mise en scène et scénographie : Stéphane Braunschweig
Costumes : Thibault Vancraenenbroeck
Lumières : Marion Hewlett
Collaboration artistique : Anne-Françoise Benhamou
Assistant à la mise en scène : Georges Gagneré
Assistant à la scénographie : Alexandre de Dardel

Création de la troupe du TNS :

Miserere : John Arnold
Maxence : Luc-Antoine Diquéro
Rose des vents : Claude Duparfait
L'homme qui rit : Jean-Marc Eder
Hippocrate : Jean-Marc Eder
Dédalle : Philippe Girard
Louise : Hélène Lausseau
Alice : Marie-Christine Orry
Mathieu : Jean-Baptiste Verquin
Kader : Jean-Baptiste Verquin

Production du Théâtre National de Strasbourg

Décou = - check fresques de Nasaccio
(p. 605)
- baignoire

ACTE I

scène 1

ange.

figure indiquant
les points cardinaux

Une chambre détruite. Mathieu répare un carreau cassé. Maxence regarde sa main qui saigne. Dans le lointain, Miserere ronfle. Rose des vents fait jouer l'émeraude d'une bouteille d'absinthe dans la lumière.

MAXENCE. Combien ?

ROSE DES VENTS. Une livre de chair.

MATHIEU (à Maxence). Vous avez fait ça comment ?

MAXENCE. Mains ! mains, il faudra, un jour, vous couper, vous couper ras !

L'homme sans crédit a voulu chaparder un peu d'azur !
Le ciel en vitrine, c'est cruel pour les miséreux.

MATHIEU. J'étais vitrier pour payer mes études et puis le métier m'a plu.

MAXENCE. Ces métiers que l'on prend à dix-huit ans pour six mois et que l'on garde toute sa vie.

Tu vois ce cadavre là-bas dans le coin.

(Il désigne Miserere.)

Jaune et collant, on le pendrait par les pieds au plafond, il ferait un bon papier tue-mouche.

ROSE DES VENTS. Tu es plus endetté que tu ne le crois.

MAXENCE. Des études de quoi ?

MATHIEU. Philosophie.

16 543

ROSE DES VENTS. Seize mille cinq cent quarante-trois exactement, mais monseigneur est très impatient de rentrer dans ses fonds. Il a l'impatience brutale. Monseigneur n'est pas un créancier comme les autres. Il faut payer avant trois jours.

MAXENCE. Oui, je suis endetté et plus endetté que monseigneur ne le pense, j'ai hypothéqué le meilleur de moi-même ; j'ai vendu la maison de ma mère un prix dérisoire.

Il va falloir que je vende mes dents pour quelques gouttes d'alcool, quelques flocons de neige sont tombés sur mes lèvres, ça ne m'a pas désaltéré, tu sais, cette neige brûlante, j'en saigne encore, mais il faut payer, c'est ce que dit la chanson ? Non ?

MATHIEU. On a mis son âme au clou par endettement sensualiste ?

ROSE DES VENTS. Il y a les intérêts.

MAXENCE (à Mathieu). Et ce sourire-là, c'est la joie du travail bien fait.

MATHIEU. Chaque jour ma main est un peu plus précise.

ROSE DES VENTS (tendant à Maxence une photographie). Voilà la photographie de ce qu'il a fait à l'un de ses débiteurs. L'homme qui rit. Il lui a coupé la lèvre supérieure avec un rasoir. Ça aussi c'est du travail bien fait.

MAXENCE. Comme je regrette de n'avoir pas appris à jouer d'un instrument de musique !

MATHIEU. Il n'est pas trop tard.

ROSE DES VENTS. Il ne lui devait que la moitié de ce que tu lui dois, on peut donc compter qu'il te coupera la lèvre supérieure ET la lèvre inférieure !

MAXENCE. Peut-être qu'on peut obtenir un délai pour l'une des deux lèvres.

Je faisais du piano, enfant. Un plaisir strictement digital ! Jouer le plus vite et le plus fort possible. Et je pianote encore, regarde, ces mains impatientes, elles pianotent, elles pianotent ! Ah ! Savoir faire quelque chose de ses mains !

Quand on sait faire quelque chose de ses mains...

MATHIEU. ... On n'est jamais seul, ni jamais tout à fait désespéré.

MAXENCE. C'est ce que tu as appris en écoutant tes maîtres en philosophie ?

ROSE DES VENTS. Et le plus amusant, c'est que l'homme que tu vois sur la photographie est entré à son service, il est maintenant collecteur de fonds. Il sera là bientôt. Il avait perdu son travail, il était cornettiste, à sa manière monseigneur est généreux, il lui a offert une place d'huissier.

MATHIEU. Ce que l'on ne peut dire, il faut le taire. Voilà ce que m'a appris la philosophie.

MAXENCE. Ce que l'on ne peut dire, il faut le montrer par une vie héroïque ! Regarde-moi !

MISERERE. Recevez tout ce qui vient comme vous recevriez l'hostie !

MATHIEU. Qu'est-ce qu'il a dit ?

ecclesiastique

MAXENCE. C'est un ancien diacre ! Ça fait trois jours qu'il répète la même phrase, l'absinthe a imbibé son âme, sa conscience d'abord, et puis son âme.

ROSE DES VENTS. Réveille-toi, lèche-pisse ! Le XX^e siècle est fini ! Réveille-toi ! Ah ! Il sent une odeur très catholique !

MAXENCE. Tiens ! Vide-lui cette bouteille d'eau de rose sur la tête, il barbote dans sa merde depuis trois jours. Louise doit venir nous en débarrasser.

ROSE DES VENTS (*lui vidant la bouteille sur la tête*). Le père de la boiteuse boit de l'absinthe avec les philosophes et les malfrats, jolie manchette !

MISERERE. Recevoir tout ce qui vient comme vous recevriez l'hostie.

MAXENCE. Cogne-le mais qu'il arrête de répéter ça ! Cette phrase me fait peur à la fin.

MISERERE. Non, ne me frappez pas ! Non !
(*Rose le frappe.*)

Ah, j'ai mal ! Tu m'as fait mal !

ROSE DES VENTS. Tu ne le diras plus.

MISERERE. Quoi ?

MATHIEU. Le carreau est réparé, je suis le grand réparateur.

MAXENCE (*lui tendant une bouteille d'absinthe*). Un peu d'agonie verte, mon beau petit réparateur ?

ROSE DES VENTS. Un baiser contre une goutte d'émeraude.

MISERERE. Tu l'as laissé me faire mal.

MAXENCE. Non je le lui ai demandé. Rendors-toi !

ROSE DES VENTS. Tes rêves sont des porcs puisqu'ils vivent sous ton crâne.

MISERERE. Je veux partir.

MAXENCE. Tu ne peux pas partir, fosse à merde, tu es financièrement dépendant de moi et chimiquement dépendant de Rose des vents. Et tu nous fais rire, tu es le boudin de porte de notre chapelle ardente !

MATHIEU. Rose des vents ?

ROSE DES VENTS. J'indique le chemin !

MATHIEU. Je peux voir la photographie ?

ROSE DES VENTS. Il a maintenant un langage choisi, il évite les labiales trop douloureuses, ça le contraint à de très belles périphrases...

MAXENCE. Je me sens mal, ma main saigne encore, j'ai rouvert la plaie en pianotant ma rhapsodie muette. Ah ! Recevez tout ce qui arrive comme vous recevriez l'hostie.

MISERERE. C'est pas moi qui l'ai dit !

MAXENCE. Dis-le !

MISERERE. Non, vous allez me frapper si je le dis !

MAXENCE. Frapper un curé c'est quand même un luxe, si tu étais défroqué de l'armée ou de l'Education nationale, on t'aimerait pas autant, Miserere ! Dis-le, j'ai envie de cogner justement, ma main me démange. Dis-le !

MISERERE. T'as qu'à me frapper sans raison.

MAXENCE. Dis-le.

MATHIEU. Recevez tout ce qui vient comme vous recevriez l'hostie.

ROSE DES VENTS. On veut prendre sur soi la douleur du monde ?

Rose des vents frappe Mathieu.

Maxence s'approche et le frappe au sol.

MAXENCE. Ah ! Que c'est bon ! Tiens, tiens ! Pas aussi bon que de frapper une femme.

ROSE DES VENTS. Louise, frappe Louise !
Tout à l'heure, elle viendra éponger cette diarrhée.

MISERERE. Non, tu ne frapperas pas Louise.

ROSE DES VENTS. Eh quoi, tu vas la défendre peut-être ?

MAXENCE. Comment tu t'appelles, réparateur ?

MATHIEU. Mathieu.

MAXENCE. Joli nom. Sers-lui un peu de remontant.

MATHIEU. Merci.

MISERERE. Je pue la rose.

MATHIEU. Je crois qu'il faudrait faire un garrot à votre main.

MAXENCE. Prête-moi ta cravate, petit frère. Une façon de montrer que tu me pardonnes.

MATHIEU (*il lui fait un garrot avec sa cravate*). C'est simple de pardonner aux autres.

MAXENCE. J'entends ce que tu dis. C'est une jolie cravate. C'est quoi ? Des lis ? Mais se pardonner soi, hein ?

Entre l'homme aux lèvres coupées.

L'HOMME QUI RIT. Salutations.

ROSE DES VENTS. Traduire bonjour. Tu devrais commencer à apprendre, Maxence ! Le langage sans labiales, tu devrais apprendre dès à présent !

MAXENCE. Je suppose que tu as des intérêts dans l'affaire.

ROSE DES VENTS. Je suis ton bourreau, tu m'aimes pour ça.

MAXENCE. Oui je t'aime.

L'HOMME QUI RIT. Ça sent la rose ! Trois jours c'est très court.

MAXENCE. Rose des vents et moi-même, nous sommes un peu à sec, nous avons fait des mauvaises affaires.

L'HOMME QUI RIT. Ah ?

MISERERE. Oh ! le joli sourire !

MAXENCE. Comment dites-vous en votre langue : "Pardonnez-moi, père, pour mes péchés" ?

L'HOMME QUI RIT. Cher ascendant, réglez l'addition !

MAXENCE. L'homme qui rit !
Je perdrai mes baisers pour dix-huit mille cinq cent quarante-trois pièces blanches ! On doit pouvoir s'arranger.

ROSE DES VENTS. Tu majores, seize mille cinq cent quarante-trois.

L'HOMME QUI RIT. Trois jours, c'est court !

MAXENCE. Comment dit-on dans votre idiolecte : "Embrassez votre poupée à pleine bouche avant le jugement de l'aube !" ?

L'HOMME QUI RIT. Le rossignol est en colère !

MAXENCE. Excellente traduction. Qu'est-ce que monseigneur ferait d'une paire de lèvres usées comme celles de Maxence ! Il a tellement menti qu'elles ont la couleur d'un dédain perpétuel.

Comment dit-on : "Peut-on berner la banque ?"

L'HOMME QUI RIT. Le quêteur de l'usurier a l'oreille intéressée.

MAXENCE. C'est ça ! D'homme qui pleure à homme qui rit.

ROSE DES VENTS. Eh bien, du moins il n'aurait plus cette bouderie de la satiété sur la bouche mais un grand sourire vorace, la vérité sous sa moue.

MAXENCE. Il a raison, on verrait que je peux mordre !

MATHIEU. Qu'est-ce qu'il ferait de deux lèvres transies de froid, presque mortes déjà ?

L'HOMME QUI RIT. Ces signes de chair soutiennent sa gloire, le seigneur tient à ce qu'on sache qu'il est un créancier sérieux.

MAXENCE. La mort est ma seule créancière, je lui dois le peu de jouissance que j'ai eu !

ROSE DES VENTS. C'est de moi que tu parles !

L'HOMME QUI RIT. Je sors. L'horloge est exacte, sachez-le !

MAXENCE. C'est dommage, j'aime ta tronche de larve ventrue, bouche en cul !
Les meilleures choses ont une fin !

L'HOMME QUI RIT. Caduc est le temps des caresses.

ROSE DES VENTS. Il y a un arrangement. Comment dit-on : "Un petit pourcentage pour oublier" ?

L'HOMME QUI RIT. Disons, des intérêts à résoudre la crise.

MAXENCE. Et comment dit-on : "Le messenger s'achète à bon prix" ?

L'HOMME QUI RIT. L'huissier saurait décrocher cette grâce contre un salaire à sa sauce.

ROSE DES VENTS. Comment dit-on : "C'est beaucoup de blé pour peu de pain" ?

L'HOMME QUI RIT. La dette est salée et le quignon très sec.

MAXENCE. Et comment dit-on : "C'est toujours les mêmes qui paient" ?

L'HOMME QUI RIT. La quittance est le destin des indigents.

ROSE DES VENTS. Monsieur a des goûts spéciaux.

MAXENCE. S'il a le cul comme la bouche, je n'y mettrais pas mon doigt !

L'HOMME QUI RIT. La créance serait jetée aux orties contre une jeunesse intacte.

ROSE DES VENTS. Il suffirait de lui fournir une pucelle, et monsieur fait sauter notre addition avec l'hymen.

MAXENCE. S'improviser maquereau de putain débutante, ce n'est pas bien beau.

L'HOMME QUI RIT. Tuteur de jeune tige, c'est assez joli.

MAXENCE. Si c'est son seul sourire.

ROSE DES VENTS. Tu parles déjà sans labiales !

MAXENCE. Pardon, je voulais dire : il ne bande qu'en baisant des lèvres fermées.

L'HOMME QUI RIT. Un huissier sait décacheter des scellés !

MAXENCE. Je ne connais pas de portes closes ici, elles ont été dévastées depuis longtemps.

ROSE DES VENTS. Soit ton père te prête l'argent, soit il faut trouver un père qui nous prête sa fille.

MAXENCE. Je crois qu'il va falloir frapper à la porte paternelle ! Tout ça pour un peu de brume !

ROSE DES VENTS. La jouissance te rendait aveugle, c'est humain, tu as signé !

MAXENCE. Aide-moi, Rose des vents.

ROSE DES VENTS. J'ai peur que ce ne soit la fin.

MAXENCE. Je n'irai pas mendier chez mon père, non !

ROSE DES VENTS. Je ne vois pas d'autres portes closes, quoique tu frappes de temps en temps à une autre porte close...

MAXENCE. Quoi ?

ROSE DES VENTS. Elle le fera, Maxence, elle le fera pour toi.

MISERERE. Qui ?

MAXENCE. Louise.

MISERERE. Non ! Non ! Maxence non ! Ne fais pas ça !
Je t'en prie !

MATHIEU. Qui est Louise ?

MAXENCE. Sa fille.

MISERERE. J'irai chez ton père, je lui parlerai, moi, je
lui dirai, moi, il m'entendra.

MAXENCE. N'oublie pas de lui offrir une épingle à linge,
mon géniteur a le museau délicat, j'aimerais voir ça, tu
te mettras à genoux, dis ? Tu te mettras à genoux ?

MISERERE. Oui.

MAXENCE. Tu connais mal mon père. Et qu'est-ce que
tu lui diras ?

MISERERE. Je trouverai, ne fais pas ça à Louise, les
mots, je trouverai, il me faut juste...

MAXENCE. Quoi ?

MISERERE. Une chemise propre.

MAXENCE. Donne-lui ta chemise.

ROSE DES VENTS. Non, qu'il y aille comme il est.

MAXENCE. Le vieux est un peu fâché contre moi depuis
que nous avons tenté de prouver qu'il a prêté la main à
quelques tortures dans les Aurès. Pour un ancien minis-
tre, ça faisait sale.

ROSE DES VENTS. Et alors ?

MAXENCE. Et alors il a acheté mes camarades historiens qui ne s'en portent pas plus mal.

(A Miserere.)

Qu'est-ce que tu lui diras ?

MISERERE. Donne-moi une chemise propre.

“Votre fils cherche Dieu en lui-même, il a encore le goût de l'ironie, c'est un scaphandrier pour ses eaux profondes, vous le verrez revenir un beau matin d'avril, avec un trésor dans les mains. Il n'a pas oublié, il est fidèle à sa manière, mais sa mère est morte en couches et...”

ROSE DES VENTS. Un trésor des grands fonds qui s'évapore à la vue du soleil.

MAXENCE. Oui, mon ange. La poussière de mes incantations. Donne-lui une chemise.

ROSE DES VENTS. Non.

MATHIEU *(enlevant sa chemise)*. Tenez.

MAXENCE. On s'amuse, tu gâches tout.

Miserere enfle la chemise de Mathieu.

ROSE DES VENTS. Tu n'as jamais vu le sang couler ?

MATHIEU. Jamais sans raison.

ROSE DES VENTS *(lisant le journal)*. Sais-tu que nous changeons entièrement de cellules une fois tous les trois ans. Nous sommes, une fois tous les trois ans, entièrement renouvelés.

MAXENCE. Entièrement renouvelés ? Il y a bien une chose qui perdure.

ROSE DES VENTS. Quoi donc ?

MAXENCE. Ma haine est ce qui me relie à moi-même. Mon désir de vengeance est cette entité que d'autres appellent l'âme, je veux dire la rose celée. Moi c'est la haine. Toutes les métamorphoses de ma chair ne sauraient pas l'ébrécher.

ROSE DES VENTS. Glorieuse absinthe, gabelle de la déraison, nous sommes tes souscripteurs.

Cérémonie de la cuillère et du sucre, ils boivent.

MAXENCE. Encore, encore. Emmène-moi, Rose des vents, emmène-moi plus profond encore, là où tout est méconnaissable. J'embrasse ma mère exhumée, tous les visages ont été modelés aux serres des insectes marins. Je suis le petit homme veule écrasé par la beauté de la statue dans le musée éteint. Mes genoux saignent. Vois ce que les œuvres de mes pères ont fait de moi, je ne porte pas de bas-relief de Praxitèle sur mon bouclier, mais je coule, à mon cou une statue de marbre de la Vierge. C'est la beauté qui m'a supplicié, je suis le paysan de l'émerveillement !

ROSE DES VENTS. Mon beau sacrifié, j'aime regarder ton visage à la poupe, contracté et fier de son spasme.

MAXENCE. Brûle ! Brûle ! Brûle !

ROSE DES VENTS. Plus de mal encore que tu n'oserais le souhaiter.

MAXENCE. Brûle ! Brûle ce qu'il me reste !

ROSE DES VENTS (*lisant le journal*). Sais-tu qu'en tombant nous prenons le double de notre poids par mètre parcouru. Soixante-dix kilos au départ, un mètre plus bas on pèse cent quarante kilos, puis deux, deux cent quatre-vingts, trois on est à cinq cent soixante, quatre,

une tonne vingt et dix mètres plus bas on a dépassé la dizaine de tonnes... Pencher, oui. Incliner, incliner dangereusement, oui. Tomber, non.
Reprends un peu d'émeraude. C'est aussi froid qu'un psaume dit trop tard.

MISERERE. Je la sauverai.

ROSE DES VENTS. Non, tu ne la sauveras pas, on la donnera à l'homme qui rit et tu n'auras pas pu la sauver.

MISERERE. Il me faut un petit remontant.

ROSE DES VENTS. Dehors ! Dehors ! Tu as assez vécu de nos largesses ! Dehors !

MISERERE. Regarde-moi, Maxence !

MAXENCE. Je ne regarde pas dans la lunette avant de tirer la chaîne !

ROSE DES VENTS. Modère tes expressions, mais il est vrai que t'écraser porte bonheur, mon cher Miserere.

MAXENCE. Ah ! Tu connais ce cri ?

ROSE DES VENTS. Oui, tu montes au ciel.

MAXENCE. Donne-moi le miroir, j'aime me regarder mourir. Ah ! Mourir encore, se regarder mourir encore, donne-moi le miroir.

ROSE DES VENTS. Tu n'as pas froid ? Regarde-le, j'ai tant jaloué sa beauté ! Il est beau encore malgré cette lèpre sur sa face.

MATHIEU. Sa main saigne.

ROSE DES VENTS. Oui.

MATHIEU. J'ai mal à la tête.

ROSE DES VENTS. Couche-toi sur le sol. C'est tord-boyaux la première fois.

Mes enfants, je vous tiens dans mes mains, je suis un cyclone ! Vous mourrez avec le monde. Vous êtes mes enfants, mes petites larves sur mon cœur de charogne.

MAXENCE. Oh oui ! Mon pourvoyeur, oui !

ROSE DES VENTS. Le réparateur se tient le ventre.

MATHIEU. J'ai mal, je suis bien.

MAXENCE. Elle est là, elle ne dit rien, elle m'absout !

ROSE DES VENTS. Qui ?

MAXENCE. Louise.

ROSE DES VENTS. Non, Louise est sortie tout à l'heure, c'est son manteau, là, ce manteau de pluie, trop court, son horrible manteau de fille pauvre, rapiécé, crasseux. L'argent de son père est dans ma poche, elle a renoncé à ses études. Musique !

MAXENCE. Louise, pardonne-moi, quand tu auras sauvé mes lèvres avec les tiennes, j'aurai des lèvres neuves, je dirai de belles sentences fraîches et bonnes. Je saurai le prix de la parole, chaque fois que je te verrai pleurer ! Louise, réponds-moi, pourquoi restes-tu muette, j'ai besoin d'entendre ta voix. Je t'aime, Louise. Je t'aime et je veux te détruire. Je veux te détruire parce que tu es bonne et douce. Je veux te tuer parce que tu es la lumière. La lumière fait souffrir mes yeux malades.

ROSE DES VENTS. Tu parles à son manteau !

MAXENCE. Tu ne réponds pas, non. Dis-moi, dis-moi tu feras ça pour moi ? Dis ? Te donner entièrement ?

ROSE DES VENTS. Tu parles au manteau !

MAXENCE. Ah ! Ce n'est pas elle ? C'est le manteau. Divin pourvoyeur, échanson du changement dernier, cette sale gueule vaut le détour ! Non ? Embrasse-moi, embrasse-moi. Tu as la gencive ensanglantée, tes dents se déchaussent ? Et la peau cache mal la maigreur du crâne, un linge mouillé sur une statue fraîche, rien de plus. J'aime ta laideur, embrasse-moi ! Vraiment la petite Louise est sortie, c'est le manteau, là ?

ROSE DES VENTS. Oui, c'est le manteau.

MATHIEU. A boire, donnez-moi de l'eau.

MAXENCE. Donne-lui de l'eau, le ventre lui brûle, il ne peut pas marcher.

ROSE DES VENTS. Qu'il rampe.

MAXENCE. Tu veux boire ?

MATHIEU. Oui.

ROSE DES VENTS. Rampe. Je pose le verre là, rampe.

MAXENCE. Est-ce que je l'ai frappée ?

ROSE DES VENTS. Le vieux ?

MAXENCE. Non, Louise. Je lui ai peut-être crevé un œil avec mon crayon vert ? Je voulais dessiner ma tête à l'envers mais j'ai préféré planter le crayon dans son œil, ainsi elle voit plus parfaitement ce que je voulais lui montrer avec un croquis, l'opacité insondable de mon âme.

ROSE DES VENTS. Non, j'ai fait dévier ton bras, tu as blessé l'aile blanche de son cou. Elle porte sous son écharpe ce bijou noir et rose que tu lui as offert.

MAXENCE. Je suis bien. Il rampe.

ROSE DES VENTS. Oui, il rampe. Très lentement.

MAXENCE. Il faut que Louise soit sauvée, il ne faut pas que je tue Louise, Louise est mon âme, il ne faut pas que je la tue. J'ai vu le miracle de la bonté en elle, j'ai vu ça ! Et je suis en colère.

ROSE DES VENTS. Comme on est bien quand tout est bleu. Un amical désespoir se recoiffe dans le couloir avant de frapper à la porte. Un silence d'environ une demi-heure. On est bien dans l'oubli de la grâce. La borne du chemin est un excellent oreiller. Il faudrait être fou pour ne pas espérer la nuit. Tout est fini. On est bien. *Requiem æternam !* Au cœur des ténèbres. Musique !

MAXENCE. Comment te remercier pour ces heures de repos que tu m'as données ?

ROSE DES VENTS. Je ne te les ai pas données mon amour, je te les ai vendues.

scène 2

Le bureau de Dédalle. Hippocrate vient de prendre sa tension.

DÉDALLE. Une année, c'est assez pour construire mon labyrinthe.

HIPPOCRATE. Tu peux évidemment perdre tes facultés mentales beaucoup plus tôt. Et ton fils ?

DÉDALLE. J'ai plus confiance en la pierre qu'en la chair. Graver dans le marbre, ça me ressemble. Mon fils est plus dangereux que ma tumeur. Le cancer ronge ma cervelle, lui ronge mon histoire. J'ai plus d'égard pour ce que l'on dira de moi que pour ce que je suis. Ce que je suis ne peut pas être réécrit.

HIPPOCRATE. Tu lui pardonneras, tu te pardonneras en lui pardonnant. Cela réécrit tout, cela consume toute sagesse.

haha DÉDALLE. Il n'y a qu'une chose que je ne pardonne pas. Sa nullité politique. Ce n'est pourtant pas bien compliqué de dire une chose et d'en penser une autre, il aurait pu têter ça dans le biberon des trente glorieuses ! Mais cette dépendance à la vérité me dégoûte.

Pourquoi faut-il qu'il se montre tel qu'il est ! C'est une forme de mysticisme, abjecte, bien sûr, comme toute métaphysique ! Le déshonneur n'est pas une mauvaise parure, au diable les purs, qu'ils aient ce qu'ils méritent, des maladies de peau !

HIPPOCRATE. Qu'est-ce que tu appelles déshonneur ?

DÉDALLE. Quand la parole et les actes divorcent.

HIPPOCRATE. C'est-à-dire l'engagement.

DÉDALLE. C'est-à-dire la vie. La vie est un délicieux hiatus ! En refusant le mensonge et la corruption, il refuse la vie. Aujourd'hui il lui faut de l'argent, je le lui donnerai contre une fausse promesse ! Qu'il fasse mine de s'amender, je ferai mine d'y croire, cela suffit à un ancien ministre !

HIPPOCRATE. Ce que tu veux, c'est le voir jouer le jeu.

DÉDALLE. Oui, sachant qu'il sait que je sais qu'il sait, ces rapports-là, oui, un père et un fils.

♡ ↴
Toujours cette viande crue qu'il me jette à la gueule ! Je ne crois pas en la révolution, non, mais notre social-démocratie me donne de l'urticaire. Regardez-les, regardez-les dans ce confort de conscience à peu de frais, aussi profondément fermés au changement que les plus réactionnaires mais avec le masque du réformateur, moins généreux que les esclavagistes, mais sous caution sociale, plus indifférents aux pauvres qu'aucun monarque mais dans la comédie de l'humanitaire.

Les pires de tous, ce sont incontestablement les socialistes ! Vendus à toutes les causes et faisant régulièrement pipi autour de la statue du spectre paternel, des chiens borgnes qui pleurent leur grand justificateur. Tout ça avec le mot "démocratie" qu'ils ont comme un bonbon dans la bouche et qu'ils suçotent en faisant un bruit insupportable de bave sénile.

Et le mot "république", ils s'en servent comme cure-dent quand ils ont un reste de viande émigrée entre deux canines libérales.

Mon public ! Aussi désespérés que les autres mais plus roublards, aussi insouciant de la profonde douleur de l'homme mais démagogues en diable, aussi vendus au pragmatisme, à la *real politik*, au fatum boursier et aux chaussures de sport que les plus libéraux. Mais tout ce néant est empaqueté joliment dans un baragouinage jeune et discret. Se compromettre oui, mais avec un je-ne-sais-quoi-de-chic, de-pas-réactionnaire-du-tout.

Car ils ont inventé un cache-misère extravagant, coûteux et vain, une grande tenture mortuaire pour enrober leur boue et qui s'intitule la culture. Et de nous convoquer à des soirées charmantes où l'on oppose culture et fascisme.

Imbéciles, lèche-crottes idéologiques, ramasseurs de morve civique, mouchoirs puants de la grande défaite où moucher la honte répétée d'un Occident obèse, adorateurs d'une république ménopausée. C'est le fascisme lui-même

qui a inventé la culture. Croyez-vous réellement à un art qui ne serait pas l'allié des puissants ? Vous pompiérisez la mort de la jeunesse. Non, ce n'est pas la couleur renais-
sante d'une philosophie de la douceur, vous avez repeint les lieux d'aisances aux couleurs de la démocratie, mais les braves gens ne s'y trompent pas.

Pourquoi je dis tout cela ? Parce que rien ne me dégoûte comme les puritains, ceux qui veulent laisser une bonne image, les notables débiles, les politiques départementaux bégayants, les chargés de culture visqueux, avec lesquels il faut composer ce masque mortuaire puant pour une Europe suicidée aux portes des Balkans et sur les plages ensanglantées de l'Algérie.

Crois-moi, je sais qui nous sommes, moi. J'ai toujours su qu'ils mentaient. Mais, moi, j'assume pleinement ce déshonneur ! J'en ai eu conscience avant les autres et je l'ai rentabilisé avant les autres. Je suis une pourriture, oui, mais qu'est-ce que je me suis bien amusé !

HIPPOCRATE. Penser à toutes ces splendeurs pour se figurer la mort : femmes ailées aux grands yeux vides, portes argentées au fanal vacillant, enfants cornus une fêrule à la main, et pour finalement... quoi ? Crever comme un chien. Rupture d'aorte, rien.

DÉDALLE. Et je ferai de lui un de ces miséreux de l'âme qui croient donner l'aumône alors qu'ils tiennent la sébile.

HIPPOCRATE. Mais pourquoi veux-tu faire ça de lui ?!

DÉDALLE. Le siècle l'exige. Ils mentent tous. Il doit être reconnu par ses pères et puisque ses pères sont des félons, il faut qu'il soit félon !

Qu'il vive !

(*Désignant une maquette de décor.*)

Tu vois ce labyrinthe, c'est le décor de ma dernière pièce.

HIPPOCRATE. Pourquoi les anciens ministres se recon-
vertissent dans le théâtre ?

DÉDALLE. Pour faire croire qu'avant ils faisaient autre
chose.

L'exaltation du labyrinthe, voilà toute ma philosophie !
Ce n'est pas la croix qu'il faut peindre en majesté mais
le labyrinthe, il faut imaginer Minotaure heureux !

HIPPOCRATE. Un labyrinthe étant l'horizontalité même,
comment pourras-tu le montrer sur une scène ?

DÉDALLE. C'est le défi en forme de testament que j'ai
lancé au décorateur. Exalter l'horizontalité ! Ce théâ-
tre-là m'excite tout particulièrement, car je n'ai jamais
rien vu tomber des cintres, moi.

HIPPOCRATE. Il y a en coulisses un pauvre bougre qui
veut te parler au nom de ton fils.

DÉDALLE. Fais-le entrer.

*(Hippocrate va chercher Miserere, Dédalle reste un temps
seul à contempler la maquette de son décor.)*

Tu n'embrasses pas ton père ?

MISERERE. Mais je ne suis pas votre fils.

DÉDALLE. Je ne l'ai pas vu depuis si longtemps, comment
savoir ?

MISERERE. Je viens pour parler au nom de...

DÉDALLE. Tais-toi ! Tu parles au nom de mon fils, donc
tu es mon fils ! Embrasse-moi.

Embrasse-moi.

(Miserere l'embrasse.)

Combien te faut-il ?

MISERERE. Ce n'est pas une simple question d'argent.

DÉDALLE. J'ai dit combien.

18 543

MISERERE. Dix-huit mille cinq cent quarante-trois.

DÉDALLE. C'est ce que vaut l'amour de ton père et le reniement de tes promesses. Fais voir tes yeux. Ah ! non, non ! Je croyais que tu avais arrêté !
Quand l'œil est malade, c'est tout le corps qui est malade.

MISERERE. C'est peut-être l'œil avec lequel tu vois mon œil qui est malade.

DÉDALLE. Bien répondu, il prend goût au jeu.

HIPPOCRATE. L'œil avec lequel je vois Dieu est aussi l'œil par lequel Dieu me voit.

DÉDALLE. Bien dit, maître Eckart !

Mon œil est la dernière chose qui mourra de moi, tu verras encore le monde à travers cet œil-là. Quoi ? Il s'agit bien de voir le monde. Qu'est-ce qu'un corps, une vigie, et nous guettons au sommet de cette tourelle une terre clémente. Terre ! Terre ! crie-t-on quelque fois, car quelque fois il nous semble avoir vu cette île qu'on espérait. Mais non ! De mirage en mirage, c'est toujours le même exil.

MISERERE. C'est vrai et celui qui n'a jamais été un étranger est le plus grand des assassins. Mais j'en sais sur l'exil plus que toi, car pour moi tout est irrésolument absurde.


DÉDALLE. La vie n'est absurde que pour les faibles. J'ai vaincu le besoin de justification. Ni religion, ni œuvre, être mourant ne rend pas plus amer qu'un fruit quelconque, la vie est là dans son scandale, ça me va, je ne ressens aucun besoin de chercher à mettre une légende sous l'image.

Tout est là et la douleur elle-même est une manière d'être là. Et après tout, un corbeau qui mange un cadavre d'enfant, ça a sa beauté.

MISERERE. Ce cadavre d'enfant, c'est moi. La lumière de ta lampe, c'est ma jeunesse. Je me souviens que tu es allé jouer au baccara le jour de l'enterrement de ma mère. La seule manière de te prouver que tu n'as besoin d'aucune des béquilles humaines, l'amour, la foi, la pensée, c'est de piétiner ton fils. Là tu triomphes ! La vie est cruelle, et toi, et elle, vous dévorez vos enfants dans de la vaisselle fine. Ta joie de l'immanence me coûte un membre chaque jour. Ce labyrinthe-là, c'est pour moi, je suppose !

DÉDALLE. Tu n'as qu'à en jouir ! Ton désespoir est un hochet ! Tu pues la complaisance. Le désespoir est une religion dont tu es un infect bigot, regardez-moi ça ! Il plie joliment le genou devant la sainte face du "rien n'a de sens", et ses petits ongles de fille brillent encore de l'eau maudite qu'il a prise au bénitier de la jeunesse déçue. C'est d'un banal ! Même cette façon de porter du noir a je ne sais quoi de mesquin, le bedeau de l'écœurement ! Sœur Marie du dégoût perpétuel ! Ça va bien à quinze ans ! Le monde t'a découragé, mon pauvre garçon, deux, trois postillons de boue et on s'est dit "à quoi bon aller plus loin".

Je cherche le moyen de te faire entendre que dans le blason de notre famille il y a la chimère de l'exploit.

MISERERE. Moi et mes amis nous préparons la révolution.) 

DÉDALLE. Gauchistes d'arrière-garde ! Avaleurs de vocabulaire à la mode ! Ils constatent gravement que le monde est cruel pour les faibles ! Avouent-ils au moins, les petits insurgés de l'injustice sociale, avouent-ils qu'ils

A) détestent les pauvres ? Grande tirade sur les tyrans masqués qui contrôlent économiquement le désir des malheureux, mais quand le grand brûlé vient demander son aumône, même regard gêné que tout un chacun. Le réel chatouille vite la narine et on sort honteusement sa petite pièce jaune et le sourire qui va avec.

MISERERE. Nous serons auprès des malheureux, c'est ce qu'il nous reste, nous ne sommes pas dans le camp des bourreaux.

DÉDALLE. Quand avouerez-vous que rien ne nous dégoûte que la misère ? Et qui n'accuse pas le miséreux de sa misère ?

Assez de bigoterie, il nous en faut des culs-de-jatte au coin des rues, et bien répugnants si possible, et bien défigurés par les roues de nos carrosses. Tu ne veux pas qu'on t'enlève ta douleur, toi l'apprenti utopiste. Bien ! Le monde non plus ne veut pas qu'on lui enlève sa douleur. Tu l'appelles ta liberté, ta conscience, ton œuvre. Alors très bien, la liberté, la conscience, l'œuvre d'une société, c'est le pauvre ! Moi j'aime les pauvres ! Je veux qu'il y ait toujours cette possibilité d'être renié et destitué ! Le pauvre est mon Dieu, je ne cherche pas à le guérir, pas plus que je ne cherche à guérir le musicien de sa fertile mélancolie. Le pauvre est le libre arbitre d'une société, la société a une âme, la mettre à l'abri du mal, c'est la mettre à l'abri de son salut. Si le riche ne sait pas qu'il est riche, il est en grand danger ! Il faut le lui rappeler à la mesure de sa richesse.

MISERERE. C'est une belle leçon de libéralisme.

DÉDALLE. Ceux qui veulent résoudre le problème, ceux que l'épine de la pauvreté empêche de marcher, l'épine n'est d'ailleurs pas dans leur pied, ceux qui veulent résoudre

la pauvreté, le font-ils pour les malheureux ? Pas du tout, ils veulent jouir gentiment de la banalité de leur confort. Crois-moi, c'est cette pensée qui règne aujourd'hui, et ce n'est pas le requiem des idées que je chante là, c'est le triomphe de l'humilité devant la condition humaine.

MISERERE. Tu n'as pas le droit de dire ça.

DÉDALLE. Et qui m'en empêche ? Le fantôme de Jaurès ?

MISERERE. On ne peut pas vivre comme ça.

DÉDALLE. C'est simple, il s'agit de se souvenir que tout n'est qu'un rôle !

Et ne jamais s'identifier à ce rôle, la danseuse qui ne joue pas à danser tombe. N'aime pas, joue à aimer, ne fais pas la guerre, joue à faire la guerre, ne bâtis rien, joue à bâtir, que pourrait-on te prendre ? Un rôle, il y a en des centaines, ne meurs pas au jour de ta mort, dis-toi que c'est encore un jeu et joue l'agonie comme un jeu très vivifiant.

MISERERE. Cette comédie, c'est toi qui l'écris toujours à ma place, juste parce que tu as un temps d'avance dans l'abjection. Je ne veux pas jouer à ce jeu-là. Non. Je veux vivre crûment. Laisse-moi mon chemin, c'est un chemin de lente dépossession, un jeu où l'on joue pour perdre.

DÉDALLE. Et c'est tout ce que tu trouves à dire pour la défense de mon fils ? Un jeu où l'on joue pour perdre ! Il ne vaut pas mieux qu'"un jeu où l'on joue pour perdre"... Il n'est même pas une imprécation puissante à un père fautif ?

Il s'est fait un corps et une vie qui me ressemblent, qui ressemblent à ma faute. Tu pourrais invoquer ça ! Toute sa déchéance n'est jamais que l'ombre portée de mes fautes. A-t-il le choix ? Né d'un père criminel et menteur.

Né d'une morte, arraché des entrailles d'une morte, par la main froide d'un politicien véreux. A-t-il le choix ?

MISERERE. Non.

♡
Hugo
x x
(DÉDALLE. Laisse-moi parler, s'il faut prendre la défense de mon fils qu'au moins elle soit prise avec éloquence, car ce n'est pas simplement mon fils mais sa génération, et lui, en prince souffrant, il incarne ce que ses frères vivent sans oser le graver sur leur front.

Défiguré, pourrait-il en être autrement quand la faute des pères a tranché tous les fils d'un destin possible. Nous avons exilé la vie même de la conscience, en engraisant une culpabilité muette. Qui pourrait vivre dans le désert, qui pourrait survivre dans ce désert que nous avons voulu ? Tant qu'il n'aura pas inscrit le nom de son assassin avec son sang sur la porte du *siècle*, il n'y aura pas de repos pour lui. Comment pourrait-il me parler et m'accuser de ce qu'il ne sait pas. Comment pourrait-il faire sinon en se tuant ?

(MISERERE. Il a besoin de votre aide.

DÉDALLE. C'est une lutte à mort. Entre nous, c'est la lutte à mort de la mémoire et de l'oubli. Car la mémoire est l'enfant de l'oubli. Et l'oubli est souvent le père outragé de la mémoire.

(MISERERE. Il faut sauver ma fille.

♡ (DÉDALLE. Ta fille, qu'elle crève ! Qu'elle crève ta fille ! Qu'est-ce que ça changera à mon histoire ? Les larmes de ta fille peuvent-elles laver ma faute ? Si les mains de ta fille ne sont pas plus puissantes que les mains des Parques, qu'elle en meure. Des milliers de pères pleurent leur fille.

MISERERE. Elle est la lumière.

DÉDALLE. Nous parlons de mon fils ! Trouve quelque chose à dire pour sa défense et j'inclinerai.

MISERERE. Vous avez mieux parlé que je ne saurais le faire.

DÉDALLE. Alors l'affaire est classée, l'avocat est bègue donc l'accusé est coupable, c'est ça la seule vérité.

MISERERE. Ils vont la vendre ! Ils vont la vendre !

DÉDALLE. Tu n'as pas pu sauver ta fille, vraiment la prochaine fois que je me bats pour une cause perdue je te désignerai comme harangueur. Fais-le sortir, il me dégoûte.

(Hippocrate raccompagne Miserere. Entre Mathieu. Dédalle lui donne une enveloppe.)

Tu lui donneras l'argent qu'il lui faut. Tu diras que c'est toutes tes économies, ce sera touchant. Et tu le réveilleras d'entre les morts.

MATHIEU. Il a confiance en moi.

DÉDALLE. Oui, tu le feras.

MATHIEU. Ce que vous avez fait en Algérie, c'était un péché ou une faute morale ?

DÉDALLE. Une nécessité.

MATHIEU. Je suis là, un pas derrière vous.

DÉDALLE. A tout autre que toi... j'aurais nié cela. Mais je n'ai pas de remords. A tout autre que toi j'aurais nié cela aussi. Rien. Je fouille, rien, pas de remords.

MATHIEU. Ni votre pudeur ni la mienne ne supporteraient ce que j'aimerais pouvoir vous dire.

DÉDALLE. Je t'attendais et tu es venu. Quelle heure est-il ?

scène 3

La chambre de la scène 1. Louise et Maxence.

LOUISE. Alors, quand ils sont morts, c'est en nous qu'ils vivent, il suffit d'un geste ou d'un mot, c'est toute leur présence encore, nous sommes leur théâtre, on les entend grouiller dans l'insomnie, on les entend, des vers dans une charpente. Ils rongent notre temple et, un matin, ils ont achevé l'œuvre, on s'effondre dans la poussière.

MAXENCE. Qui te demande d'embrasser les noyés sur la bouche ?

LOUISE. Il y a cette voix qui dit : "Tu dois... tu dois..." sinon, tout est vain.

MAXENCE. Le sang me sort par la bouche, c'est mes gencives, tu vois, là et là, j'ai mordu dans la coupe de cristal, je croyais que c'était un grand lustre au bal du gouverneur, j'ai du sang plein les lèvres, j'ai du sang sur les dents, les mots d'amour par cette bouche, ils sortiraient tachés.

LOUISE. Tu ne mourras pas.

MAXENCE. Louise ! Renonce !

Ce démon est trop rusé pour notre fratrie, ce démon-là est trop affamé pour notre génération, sauve-toi, il y a bien quelque part... je ne sais pas... un hôtel blanc en bord de mer où viennent se reposer les vieilles filles et les grands malades.

Les hommes de bonne volonté comme on appelle les perdants.

LOUISE. Laisse-moi achever mon œuvre.

MAXENCE. Achèvement ! C'est le mot que disent ceux qui ne croient à aucune rédemption.

Ma déchéance me fait souffrir parce qu'elle est une œuvre inaccomplie.

LOUISE. Je crois en quelque chose, Maxence.

MAXENCE. Je suis sûr que ton Dieu a des mains de fille. Moi j'ai toujours cru, au cœur des ténèbres, j'ai toujours cru à la venue d'un homme ou d'une femme qui m'aide à me pardonner. C'est ça le Dieu des pauvres.

LOUISE. Oui.

MAXENCE. Dis-le, crache ce petit mot infect, ose le dire, verroterie de fille perdue, "Dieu" !

LOUISE. Nous marchons.

MAXENCE. Mais où vois-tu des pèlerins dans notre temps, qui ont la force de marcher encore ; la marche de l'humain n'a-t-elle pas été suffisamment découragée, il a fallu des fosses communes plus grandes que Babylone, mais au moins c'est fini, l'homme ne croit plus qu'il marche vers le mieux, il espère que l'humanité se taise en lui, il espère rester ainsi à mi-parcours ! Immobile !

Tu m'aimes ?

LOUISE. Oui.

MAXENCE. Apprends ça. On n'aime l'autre que pour ce que l'on présume de son Dieu. Ce n'est pas moi que tu aimes, c'est le fils exilé qui frappe, les yeux crevés, à la porte de son père.

LOUISE. Un rôle en vaut un autre. J'ai le rôle de l'âne, tu as le rôle du prophète.

MAXENCE. Tu es là toute droite et médiocre, je te vends à un défiguré qui ne veut foutre que des vierges ! Tu écarteras les cuisses sur une chaise de métal, et avec sa lorgnette il ira voir, il verra, il fera "mmm", la bave aux lèvres et pluie de dollars dans ma poche !

LOUISE. Je ne vaud rien, Maxence, pas même le prix de mon innocence.
Ta façon de te perdre n'est pas si différente de ma façon de me donner.

MAXENCE. Ah ! La tête de ton pauvre père, c'est ça surtout qui me fait jouir, que ta grâce ait un instant balancé sur la force de son éloquence, une balle au sommet du jet d'eau. La douleur va entrer en lui, le vrai beau froid d'hiver ! Sans parade, j'entends déjà le bruit de ses genoux sur le sol.

LOUISE. Je ne vaud rien puisque je n'ai peur de rien.

MAXENCE. Tu as bien peur pour moi, si je fais l'idiot à la balustrade de la fenêtre.
(Il se penche à la fenêtre.)
Comme ça, là !

LOUISE. Tu parles trop pour te suicider. Tu parles trop de toute façon, tu mets autour de toi des mots, tu parles trop. C'est quand tu te tairas que j'aurai peur.

X (MAXENCE. Il faut bien que je commente ma chute !
Je vais créer un parti, nous allons créer un parti, Rose des vents et moi, sérieux !
J'ai trouvé ce que tous cherchaient, la vraie révolution, j'ai trouvé une idée plus subtile, une leçon d'humanité, et je

suis sûr que ma génération va s'y engouffrer en chantant !
Les rats du joueur de flûte !

Une doctrine politique entièrement fondée sur l'autodestruction. Je vais être le führer de l'autodestruction de l'homme blanc, c'est une idée géniale, je commencerai par t'épouser et puis je te couperai les seins le jour de notre investiture. Pour ça il faudra que tu sois enceinte. Pas de moi bien sûr, d'ailleurs je ne le peux pas, mais d'un métèque quelconque. Ce serait pas mal dans les livres d'histoire. Comment cela peut-il finir ? Cela ne peut pas finir autrement, toutes les grandes civilisations se sont elles-mêmes ouvert les veines.

LOUISE. Tu dis n'importe quoi parce que tu as peur.

MAXENCE. Quoi ? Carthage doit être détruite ; qu'elle en jouisse est l'affaire de ses fils ! Il faut trouver un nom à ce grand mouvement descendant. Le Jugement dernier ?

LOUISE. Tu pleures, Maxence, arrête de ricaner, je vois que tu pleures.

MAXENCE. Oh ! Louise, ne détruis pas ce qu'il me reste de dignité. Va-t'en ! Va-t'en !

LOUISE. Tu ne peux pas me chasser.

MAXENCE. Tu sous-estimes ma douleur, et tu sous-estimes ton indifférence, tu vas vomir bientôt.

(Entre Miserere, il enlève la chemise de Mathieu et se couche à sa place.)

Le voilà, notre sauveur. Ah ! Il est muet.

Entre Rose des vents.

ROSE DES VENTS. Il n'a pas trouvé les mots.

MAXENCE. Il n'a pas sauvé son enfant des griffes du mal, qui peut se sauver avec des mots ?

ROSE DES VENTS. Je vais te donner un petit morceau de sucre pour faire passer, tiens, prends.

MAXENCE. Il le prend. Il le prend ! Voilà, Miserere, tu as touché le fond.

ROSE DES VENTS. Et pas même un mot pour le mariage de ta fille ? Tu ne lui tiendras pas le bras pour entrer dans la chapelle ardente, en noir ? En blanc ? Couleur de flamme ?

MAXENCE. Il gémit, les larmes tombent dans l'absinthe !

ROSE DES VENTS. Attention, si elle est trop mouillée elle ne fera pas son effet !

MISERERE. J'ai froid.

MAXENCE. Une couverture, pour cacher sa honte, vite.

MISERERE. Ma honte ? Ma honte, Maxence ? Oui, je suis le visage et le corps décharné de ta honte, oui, je suis cette statue rongée par le sel. Oui, je suis ta déchéance, et quand tu me regardes tu mesures encore ce qu'il te reste à dégringoler, mais tu vas dégringoler aussi, et sur le cul, toutes les marches ! Quand tu ne me verras plus, ce repoussoir, alors tu sauras que tu me ressembles ! Ton père m'a embrassé en disant "mon fils". Mon fils ! Il m'a pris pour toi, tu es sur mes talons. J'ai de la boue jusqu'au menton et toi c'est la poitrine qui émerge encore. Mais, moi, j'ai essayé ! J'ai essayé d'être bon.

Entre l'homme qui rit avec des fleurs. Louise va dans une chambre contiguë.

ROSE DES VENTS. Entre l'homme qui rit.

MAXENCE. Elle est à vous, elle est à vous, la chambre est là.

L'HOMME QUI RIT. Où est-elle ?

MAXENCE. Là, avec les fleurs, nue comme une morte.

L'HOMME QUI RIT. Contrôle.

MAXENCE. Vous verrez, cher créancier, elle est intacte comme le mystère du monde.

MISERERE. Non ! Non !

ROSE DES VENTS. Le père de la mariée.

Entre Mathieu.

MAXENCE. Entre le vitrier !

MATHIEU. J'ai l'argent. Maxence, j'ai trouvé de l'argent.

MAXENCE. Pourquoi, gentil ouvrier, pourquoi gâcher tes économies, pourquoi faire cela ?

MATHIEU. Tenez.

MAXENCE. Coup de théâtre, dites à Louise qu'elle se rhabille ! Ce sera pour une autre fois.

MATHIEU. J'ai une condition.

MAXENCE. Tout ce que tu veux. Louise, ce n'est pas toi qu'on vend, c'est moi qu'on achète.

MATHIEU (*désignant Rose des vents*). Lui, c'est fini.

MAXENCE. Oh ! Mais c'est l'homme tout entier que tu veux racheter. Et le démon doit être brûlé !

MATHIEU. Alors ?

MAXENCE. Nous balançons. Elle, qui en voudrait ? Tandis que moi et Rose, c'est un bel amour scandaleux, une œuvre d'art.

ROSE DES VENTS (*montrant la bouteille d'absinthe*). Tu te passerais de moi et d'elle ?

MAXENCE. Je ne sais pas. Louise ?

LOUISE. Ne le fais pas pour moi.

MAXENCE. Me passer de tes caresses, me passer de la mort verte ? Tout mon corps réclamera, criera chaque jour, que revienne la rose carnassière, que revienne l'émeraude fatale. J'aurai tout perdu ! Tout ! Les armoiries de ma déchéance jetées au caniveau des bons sentiments.

MATHIEU. Maxence ! Maxence !

MAXENCE. Deux fois ? Deux fois mon prénom ? Et comment le connais-tu ce nom ? Et qui t'autorise à l'utiliser deux fois ? Tu serais mon frère ? Celui que mon père a fait à une Algérienne de treize ans dont il avait exterminé la famille ? Celui que mon père a fait au bordel de Marseille avec une Congolaise borgne ? Le fils de la femme du dessous qui ne pouvait pas payer son loyer ?

ROSE DES VENTS. Cette émeraude, cette émeraude, c'était ta seule chance de voir à l'encan de ta défaite une perle de connaissance. Tu ajournerais tes études. Et là, regardez, regardez ! Je lui ai tatoué là sur la cuisse gauche "fils de l'émeraude".

(*Il baisse le pantalon de Maxence.*)

Tu m'appartiens, tu es mon œuvre, tu n'es rien sans la haine que j'ai pour toi. Viens ici, viens là. Oui, montre à tous ma marque.

MAXENCE. Vous voyez ! Vous voyez ! Je suis désigné.

ROSE DES VENTS. Viens ici. Viens là. Voilà, tu es mon chien.

MAXENCE. Adieu, comment déjà ?

MATHIEU. Mathieu.

MAXENCE. L'homme qui rit a la trique, il est temps qu'il se soulage !

Ou bien ce n'est pas le même prix.

Il te reste bien un petit quelque chose et je t'empaquette l'amour atroce que j'ai pour lui avec le rachat de la boiteuse et du débauché. Mettons, mille pièces blanches.

MATHIEU. Cinq cents.

MAXENCE. Vendu ! Tu as défiguré ma jeunesse, Rose des vents, mais quelque chose est là que tu n'atteindras jamais.

Cette femme est la mienne, je la veux. Toi, trouve-toi une autre victime. Je hais cet homme que j'ai été et qui me désespérait de la puissance de l'être.

ROSE DES VENTS. Je veux juste... ce ceinturon qui est à moi.

(Il reprend sa ceinture sur le pantalon de Maxence.

A Mathieu, en poussant Maxence qui tombe empêtré dans son pantalon.)

Tiens, c'est à toi.

MAXENCE. Je serais digne de toi, tu es mon nouveau maître. Laissez-moi seul avec Louise.

(Ils sortent. Reste Louise.)

Je sais de quoi est fait votre amour.

Quand trouverai-je un être qui n'aura pas peur de moi ?

Toujours on m'a craint. Mon père même, le sait-il ? Il me craint, il m'écoute et c'est le glas qu'il entend. Il me

regarde, je suis le reflet noir qui annonce la nuit aux vasques du jardin. C'est ainsi.

Vous vous asseyez en rond autour de moi, à distance de ma douleur, et vous contemplez le brasier chantant. C'est aussi désespéré que cela. De quoi est faite cette lumière ? Je peux vous le dire, je suis prêt à tout. Je ne suis rien par moi-même, je ne suis que le possible de toute effraction, le sang et le miel. Ça vaut de l'or cette atroce disponibilité, ça fait les assassins et les sauveurs, ça sent mauvais, une plaie, ça a les belles couleurs du couchant, c'est l'humain en équilibre sur le parapet de son puits. Rajoutez un peu de bois mort sur mon bûcher, celui de vos espérances, le petit bois sec des amours déçues, la brindille grise de tout ce qui n'a pas été accompli, les sarments noirs de vos promesses trahies, jetez ça dans le tas, je vous en ferai de la lumière moi, une lumière à éclairer les dernières déceptions. Venez, le plus humain est ici, je suis ce que le vent fera de moi, quoi de plus parfaitement humain ?

scène 4

Monologue Dédalle ?

Le bureau de Dédalle.

DÉDALLE. C'est si facile d'aimer les morts. Le marbre ne déçoit pas, quand on veut s'y appuyer le crâne, ce n'est pas cette épaule visqueuse et fuyante des vivants.

ALICE. Peut-être.

DÉDALLE. Peut-être, oui. Le vivant a mauvaise odeur. Il sue et souffre et finalement meurt. Le marbre, c'est autre chose. Vivante, tu ne savais pas que tu l'aimais.

ALICE. Je suis venue te demander quelque chose.

DÉDALLE. J'ai sauvé l'enfant, c'est vrai. Si c'était à refaire, je ne sais pas, vu que le rejeton est assez médiocre, je tirerais à la courte paille, je pense. Mais elle ne m'a jamais manqué, autant l'avouer. Ce n'est pas de ma faute si elle avait la matrice trop étroite, et moi, l'apitoiement difficile.

ALICE. Tu le tueras lui aussi.

DÉDALLE. Si peu d'estime que j'aie pour mon fils, je le sauverai. Tacher ma biographie me déplaît.

ALICE. C'est tout ce qui compte.

DÉDALLE. Et quoi d'autre puisque je vais mourir d'ici quelques lunes ? Quoi ?

Je ne suis pas allé à l'enterrement de sa mère, j'avais une partie de billard à finir. Et j'ai gagné ! Qu'ils nous foutent la paix, les cadavres, j'ai d'autre vocation que gardien de cimetière. Toi, l'adoration de ta sœur morte te cache l'échec complet de ta vie. Tu étais musicienne non ? Violoniste. Mais qu'est-ce que c'est que ce tailleur mal coupé et crasseux, que fais-tu de l'argent que je te donne ? Si tu ne t'arranges pas un peu, je te coupe les vivres, mange moins, habille-toi un peu !

ALICE. Ils vivent en nous. Tu ne le crois pas.

DÉDALLE. Non, je crois à l'insularité absolue de chacun, dans sa vie et dans sa mort. Je regarde ça en face !

ALICE. Alors, l'amour ?

DÉDALLE. Ridicule invention de la littérature française à court de concepts, c'est d'ailleurs à cause de cette mauvaise traduction du terme ÉROS que la vie politique française a toujours été si ennuyeuse.

ALICE. Pas d'amis non plus ?

DÉDALLE. A quoi bon des amis, j'avais des esclaves.

ALICE. Tu es abject.

DÉDALLE. Je suis en vie.

ALICE. Et Maxence ?

DÉDALLE. Mon fils porte mon nom, c'est ce qui me chagrine, car si je ne tiens pas à mon fils, je tiens à mon nom.

ALICE. Je ne te pardonnerai jamais.

DÉDALLE. Quoi ? D'avoir tué ta sœur ? Ou bien d'être en vie ?

ALICE. Ce n'est pas la vie, ce n'est pas ça la vie, la vie est gratitude.

DÉDALLE. Mais je suis la gratitude incarnée moi, qui es-tu pour me parler de la gratitude ? Il y a de l'écho dans cette poitrine non ? Quand le vent a frappé, ça a chanté, non ?

ALICE. Je ne te pardonnerai jamais.

DÉDALLE. Il te resterait quoi ?

ALICE. Tu crois avoir trouvé, tu le crois, une chose plus puissante que l'amour, tu crois avoir trouvé la force même de la vie, sans borne et sans excuse, tu crois avoir trouvé moyen d'être toute la rapacité du vivant, et tu crois te réchauffer éternellement à cette puissance nucléaire et rire de toute fraternité.

Et c'est pour cela que tu préfères ne pas porter attention aux autres, tu crains qu'un jour l'humilité d'un être ordinaire, le sourire simple et bon d'un être dévoué t'arrachent cette croyance sauvage !

Pourquoi se soucier des petits vers que nous sommes, tu fréquentes la révolution des planètes, un ami, un chien, à quoi bon, tu as des aurores boréales pour te tenir la main à la dernière heure.

Et si tout s'effondrait d'un coup, pour une douleur d'estomac, un pli du drap dans le dos du mourant, un oreiller mouillé de sueur, il te faudra bien une infirmière pour le changer, ce n'est pas Dionysos en personne qui viendra refaire ton lit !

DÉDALLE. C'est si bon de souffrir, Alice, tu ne sais pas cela ? C'est si bon de souffrir encore, tu ne sais pas encore cela.

ALICE. Tu ne me fais plus peur, j'ai compris une chose, et je la tiens de la bouche morte de ma sœur, il y a encore des Tahiti d'estime et de reconnaissance dans l'océan sauvage de l'Histoire. C'est beau, un homme qui en aide un autre, pour rien. Quand on a été une fois illuminé par la beauté du don, on est réveillé une fois pour toutes.

DÉDALLE. De qui parles-tu ?

ALICE. D'un jeune homme que j'aime et que je veux garder avec moi.

DÉDALLE. Un jeune homme ! Je suis impressionné ! Alice, je te croyais barrée.

ALICE. J'ai besoin de toi pour qu'il reste en France. Il n'a pas de papiers. Il est algérien.

DÉDALLE. Un peu gigolo tout de même, reconnais-le.

ALICE. Tu as encore des relations à l'Intérieur. Je ferai tout ce que tu veux.

DÉDALLE. Mais, ma pauvre Alice, tu n'as vraiment aucune monnaie d'échange !

ALICE. Il doit rester en France. Je dois le faire rester en France, je veux bien donner ma vie pour ça.

DÉDALLE. Et qui en voudrait de cette vie, tu as la couleur des angles de murs dans les hôtels en face de la gare !

ALICE. Tu vas mourir, fais quelque chose. Il mérite qu'on le sauve.

DÉDALLE. C'est une brise de luxure tardive qui soulève le voile de la veuve !

ALICE. Je t'en supplie.

DÉDALLE. Alors amusons-nous. Tu as encore sur ton cœur la photo de ma chère épouse, montre-la-moi.

ALICE. La voilà.

DÉDALLE. Quelle beauté ! Seigneur, quelle perfection ! Tu sais, je n'ai pas de photo d'elle. Je les ai brûlées. J'avais oublié, je ne sais pas même si Maxence connaît cette photo. Sur une barque, vraiment comme une créature de légende.

Je ferai ce que tu me demandes, donne-moi son nom.

ALICE. Kader Keyrouz.

DÉDALLE. Crache sur elle... insulte-la !

ALICE. Non.

DÉDALLE. La conscience est toujours tiraillée entre le devoir de mémoire et le devoir d'oublier, la vie et le deuil déchirent le drap en se le disputant. Tu veux le sauver, alors donne à la vie ce qu'elle veut, crache sur ta sœur !

ALICE. Je te hais !

DÉDALLE. Crache !

Elle crache sur la photo.

- fenêtre
- Au 10^e étage

ACTE II

scène 1

Chez Rose des vents, bouteilles d'absinthe.

ROSE DES VENTS. Impériale corrosion de toute résistance, c'est la Rose des vents qui se baigne dans les eaux mortes du lac mercuréen. Toute connaissance se paie, les frauduleuses comme les évangéliques, torturons royalement nos nerfs avec l'émeraude de ce supplice, l'huître de fiel lâche sa perle fécale, paupière usée de l'enfant mort sous les coups, un pain de sucre sur la cuillère d'argent, masque inconstant de l'amertume, l'anis étoilé s'entiche de la roue de l'ordalie.

L'HOMME QUI RIT. Délicieux en liqueur autant qu'en syntaxe, séditieux en alcool et en littérature !

ROSE DES VENTS. C'est la mort en vert qui gargote, le langage ne fait que patauger aux mauvaises cales de l'identité mais ici nous voguons sur les eaux du Styx ! Dans mon auberge entre un conquérant et, quelques nuits plus tard, il ne lui reste plus qu'à compter ses dernières pièces jaunes dans sa poche dégrisée, le déshérité sans appel est du tripot, il cherche à jouer encore, à jouer ses centimes avec les malfrats du quartier !

Quand il a perdu ses boutons de culotte, il lui reste à
jouir d'être la proie des algues. Regarde ce journal qui
cabote dans l'ordure du caniveau, ce sont les dernières
nouvelles de ta patrie vendue aux porcs. Sur les chefs-
d'œuvre de tes pères, flotte le drapeau de l'abjection, il
crache au ciel l'encre noire des propagandes !

Hélas ! Avec Maxence, nous n'avons pas pu mener l'ex-
périence à bien ! La dernière phase alchimique, l'œuvre
au noir, a fait fuir le cobaye !

MISERERE. Rire dans sa fange est le propre de l'homme.
Oui, parlons encore de la déchéance. Il faut en parler.
Quelques vieilles chansons pianotées en fin de nuit, c'est
l'aube de ma conscience qui trinque dans les fonds de
verre. Faut bien mettre des lampions sur son charnier, quoi ?
Le monde a brûlé et je suis assis sur ses cendres, et tous
ces gens-là, attablés et sirotant, ils ne me l'ont pas dit.

ROSE DES VENTS. Ne fais pas attention à lui, il délire
gentiment, Maxence lui a donné un peu d'argent de poche
et il est venu l'échanger en émeraude redoutable !

L'HOMME QUI RIT. Suis-je utile à quelque chose ?

ROSE DES VENTS. Je veux me venger, d'une manière
ou d'une autre. J'aurai la peau de Mathieu.

L'HOMME QUI RIT. Ils sont unis ainsi que la chair et le
sang.

le coup d'épée tauromanachie
+ ROSE DES VENTS. Oui, et ça me déplaît. J'étais si près
+ de porter l'estocade ! Notre petite histoire de dette ima-
ginée, de créancier inflexible, c'était tout de même un
joli cauchemar, et ce théâtre-là était proche de son ac-
complissement. Tu aurais eu la petite, et moi j'aurais fait
de Maxence le héros de son siècle, un prince pendu par
les pieds !

L'HOMME QUI RIT. Quand est entré en scène le vitrier sentencieux !

MISERERE. Alors la serveuse monte sur le bar, retrousse ses jupes et exhibe un drôle de petit sexe sans poils, cartonneux et méchamment bleuté et elle dit en riant : "Plus la peine de payer les consommations." "Et pourquoi ?" disent les clients qui sont tous d'ineffables arsouilleurs de première et pourquoi donc ? Elle dit : "C'est payé d'avance, Dieu est passé voyez-vous, il a laissé un paquet de pièces d'or !"

ROSE DES VENTS (*désignant l'homme qui rit*). Miséricorde est un mot qu'il ne peut prononcer !

L'HOMME QUI RIT. Disons : solde de tout compte !

MISERERE. On leur aurait enlevé leur colonne vertébrale à tous ces vide-gourdes que ça n'aurait pas été pire. Quoi ? Il paie pour nous et ne profite pas de la fête. Ah ! Les riches sont trop bêtes ! Regardez, le musicien tombé, il bat encore la mesure mais contre le mur du fond, la courtisane tombée maquille la lampe en la prenant pour ses lèvres et l'architecte tombé fait tenir en équilibre une petite cuillère de sucre sur un verre d'absinthe.

RdV ? → Dédalle ?
ROSE DES VENTS. Il est tombé bien bas.

L'HOMME QUI RIT. Le sol est son oratoire.

MISERERE. D'en bas, on voit mieux les sommets !
La serveuse montre maintenant son fessier infect et on le frappe avec des ceintures de cuir, c'est le feu des mauvais fils.

L'aube, c'est le son de mon front qui tombe sur le plancher. Cher plancher, tu es à mon niveau. Je ne vois plus

que vos pieds de citadins torturés dans leurs chaussures noires.

Là, je bave, semble-t-il, qui songerait à me ramasser ?

ROSE DES VENTS. Pas moi !

servant / esclave

L'HOMME QUI RIT. Le vitrier est un loufiat de Dédalle !

ROSE DES VENTS. Intéressant. Peut-on le prouver ?

L'HOMME QUI RIT. Facile.

MISERERE. Maxence, ne peux-tu pas prendre appui sur ma fulgurante déconvenue. Regarde-moi, mets ton pied sur ma gueule, donne un coup de talon et remonte. Ça pue atrocement ici-bas. Tu vois bien qu'il y a des gens habillés de linge fin au balcon de la chancellerie et des jeunes filles qui s'éventent avec la liste des enfants massacrés dans quel pays déjà ?

ROSE DES VENTS. Le bouilleur de cru m'avait prévenu, on ne reconnaît plus les visages au fil de l'eau verte ! Il croit que je suis Maxence, achevons de le désespérer !

MISERERE. Maxence, il faut remonter à la surface, moi, laisse-moi sonder la démission de l'humain, c'est de mon âge et de ma race.

Je ne t'ai jamais dit que mon père mesurait les cuisses et le nez des petites juives de son quartier. Quelqu'un de tout à fait valable, le pater, j'ai bien vu l'admiration profonde que ses lieutenants lui vouaient le jour où ils m'ont raflé dans une cave avec quelques-uns. Et mon cher père a trouvé assez comique qu'ils m'aient démis la mâchoire. Il était un peu vexé que son fils s'acoquine avec des races dégénérées, mais ce n'était pas par héroïsme, ils avaient de la coco !

Pétain lui a laissé un jour nettoyer la crotte de son chien sur un tapis rouge et papa a connu le plus grand honneur de sa vie, et a fait encadrer la balayette. C'est beau de servir la France !

ROSE DES VENTS. La vérité, c'est que ton ascendance a bon dos. Ta déchéance, tu ne la dois qu'à toi-même ! Pourquoi chercher si loin, Miserere, ton père était un salaud, et toi tu es un raté parfait, quel rapport entre les deux ? Aucun.

MISERERE. Les parents ont mangé les raisins verts et les enfants en ont eu les dents agacées, Maxence.

ROSE DES VENTS. Cette rengaine arrange bien des enfants aux dents fragiles !

Certains ont trouvé la force de redresser le cours du destin ! Certains. Et d'autres se sont roulés dans la fatalité, la faute paternelle est un lit douillet pour les minables de ton genre. Ce n'est pas Pétain qui t'a collé la cirrhose dans ton berceau ; c'est toi, dans une infinie suite de petites démissions quotidiennes. Ta lâcheté t'appartient en propre !

MISERERE. Oh ! Maxence, tu me désespères !

ROSE DES VENTS. La fenêtre est là, nous sommes au dixième ; sois gentil, ne prends plus l'escalier, va directement où ton cœur te porte, et tache le pavé définitivement.

MISERERE. Quelle ingratitude ! M'enlever ma dernière béquille.

ROSE DES VENTS. Tu ne sers plus à rien, je t'ai plumé vraiment, je ne vais pas me salir les doigts à t'arracher la peau.

Miserere ouvre la fenêtre et se penche, il hésite.

MISERERE. Je le ferai, oui, mais tu pourrais me donner une petite claque dans le dos, quand je serai penché, j'ai peur de manquer de cran...

ROSE DES VENTS. Gabelle de la déraison !

scène 2

KADER. Et toi, qu'est-ce que tu es ? Une ombre parmi les ombres qui réclame sa part d'ombre.

ALICE. Nous sommes frères de vengeance, n'est-ce pas ? Tu veux venger ton père et moi c'est ma sœur que je vengerai. Nous voulons sa peau et en dehors de cette vengeance nous ne sommes rien.

KADER. Tu as obtenu mes papiers, voilà les photos et les négatifs. Rassure-moi : elles seront publiées ?

ALICE. Je veux sa perte autant que toi.

KADER. Toi, c'est l'homme que tu veux. Moi, c'est la France entière que je veux éclabousser. Pas seulement le sous-lieutenant qui exécutait les Arabes en les poussant du haut d'un hélicoptère.

ALICE. C'est ton père sur les photos ?

KADER. Non, l'un de ses camarades. Torturé comme lui et exécuté comme lui. Mon père n'était pas un guerrier, juste un homme qui pensait librement.

ALICE. Moi, c'est l'homme que je veux. Oui.

KADER. Jure-moi que tu publieras les photos.

ALICE. Notre marché était très clair. Tu as tes papiers, maintenant laisse-moi faire ce que je veux des photos. Laisse-moi, j'attends quelqu'un.

KADER. Si ces photos disparaissent, je te le ferai payer.

ALICE. Que tu es beau quand tu serres les dents !

(Kader sort, entre Maxence.)

Mon cher neveu ! Entre, viens. Je te regarde dans la lumière. Ici. Donne-moi ta main. Voilà. Tiens.

MAXENCE. Qu'est-ce que c'est ?

ALICE. Ce que tu attendais. Quelques photographies en noir et blanc d'un printemps comme les autres.

MAXENCE. Tu les as eues comment ?

ALICE. Dans quelques jours, il t'appellera et te les réclamera. Pourquoi je te les donne ? Parce que c'est à toi de venger ta mère. Et ce qu'il t'a fait.

Tu ne peux pas avoir d'enfants, Maxence.

MAXENCE. Qui te l'a dit ?

ALICE. Hippocrate me l'a confirmé.

MAXENCE. J'avais une poche d'eau dans le cerveau, ils ont pensé que je serai légèrement débile. Ils m'ont stérilisé. J'avais déjà tué ma mère, ils ne voulaient pas que j'assure une descendance de monstres. C'est vrai qu'ils avaient passablement déformé mon crâne pour me sortir du cadavre de ma mère. Quand elle est morte, ils y ont mis les fers. C'est mon histoire, c'est ça mon histoire, bon, chacun a la sienne, non ? Chacun son seau de larmes. Mais je trouve très honnête de la part de mon père de nous avoir supprimé toute descendance possible !

ALICE. Il essaiera de t'acheter.

MAXENCE. Et tu penses que l'on peut m'acheter ?

scène 3



Maxence

Louise et Mathieu, ils attendent Maxence.

LOUISE. Sa douleur était plus lourde que la mienne. Oui, la mienne me semblait presque légère en voyant ces accès de colère contre lui-même, quand il mord son poing et crie et tombe.

Je n'avais jamais vu cela, un désespoir si fort, qui tombe d'un coup, nuit d'ordure versée d'un coup dans une toute petite tête d'homme.

Je crois que c'est un homme fort et bon, submergé par des puissances occultes, des combats dont il ne voit que brouillards et visages défigurés. Accroupi, comme ça, précipité en lui-même comme dans une tombe.

J'ai cru cela, que je pourrais le sauver, et me sauver en le sauvant. Parce qu'il me suppliait de l'aider à résister. On croit qu'il est faible. Mais il faut être fort pour ne pas être emporté par des démons comme les siens. Oui, je crois qu'il lutte pied à pied chaque jour contre l'engloutissement de sa conscience, il en sauve une parcelle là, une autre ici, un travailleur de la mer qui vole ses sillons à la grève.

MATHIEU. Il faut lui tendre une main qui ne le fasse pas trop rougir.

LOUISE. Mais je sais cela, c'est à peine croyable, mais comment le dire autrement à vous autres, qui ne connaissez pas cette érosion de soi, quotidienne, cette humiliation

de sentir chaque jour un peu de soi s'enfoncer dans la nuit : il accepte tout pour sauver une parcelle de la terre, je n'avais jamais vu ça. Certains jours, pour sauver une dernière lueur de raison, tous les remèdes, tous. Et le meilleur remède pour sauver ce qu'il peut du dépeçage de son âme, c'est le mal. C'est pour cela qu'il fait le mal, pour sauver ce qu'il lui reste d'intégrité mentale.

MATHIEU. Le mal l'aide à vivre ?

LOUISE. La douleur d'autrui est la seule drogue qui l'aide à tenir.

Et aussi se sentir coupable, se sentir coupable est pour lui le dernier cercle auquel sa conscience accède. Quand il fait le mal, quand il prend le fer de l'injustice et qu'il frappe joyeusement dans le confort et les consolations des autres, là il a un peu de repos, le crime est son dernier recours, son ultime asile, le crime est le dernier lieu où il est un homme, il lui faut cette drogue, il lui en faudra de plus en plus. Il est un criminel, un lâche, un débauché, un traître, bien, bien, tant qu'il est tout cela, il est encore un homme.

Certains jours, ses mains lui semblent un buisson de vers blancs sur une charogne et ses yeux deux trous gluants comme ceux des larves, et les mots qu'il prononce et qui veulent tous dire "aidez-moi", il les voit comme une vomissure verte.

Qui peut juger cela ?

MATHIEU. C'est cela sa beauté ? Je ne suis pas sûr que la jouissance des voyeurs soit si dérisoire qu'on le dit. Car c'est la jouissance même, contempler et être exclu de la splendeur. Mais je dis tout cela pour te montrer que je sais de quoi je parle !

Il est une chose après la mort et le désir, ce très pur amour dont j'ai parlé, un royaume blanc dont j'ai toujours eu le pressentiment. Souffrance devenue feu de joie. Cherchons, chacun à sa lanterne ! La beauté de Maxence est un chiffre, sans doute plus éloquent que d'autres. Je comprendrai, j'aurai dans mes mains ce fouet qui ordonne à la pensée de chanter.

Entre Maxence.

MAXENCE. Mes agneaux sont bien exaltés. Je vais donner un baiser à chacun. Vos lèvres me dégoûtent, à l'un comme à l'autre, mais je les aime. Les lèvres de Rose étaient froides. Les vôtres sont trop sucrées. Ne me regarde pas comme ça, Mathieu, oui, j'ai mangé la pharmacie mais je tiens debout ! Regardez ça, mon père en costume de roi !

(les photos)

MATHIEU. C'est ce que tu as toujours cherché, non ? Une preuve.

MAXENCE (à Louise). Et toi tu es là, les mains rouges, le pied serein sur le volcan. Cette comète gracieuse qui passera ici sous l'arcade, de l'autre côté de la tête, une grande bouche de chien affamé.

LOUISE. Qu'est-ce que tu vas faire ?

MAXENCE. Je ne sais pas. Aujourd'hui que je le tiens en joue...

MATHIEU. Va le voir et donne-lui les photos. Je viendrai avec toi.

MAXENCE. Etroite est l'allée des blasphémateurs. Sur ses bas-côtés, ces arbres sombres. Quoi ? Des fusains ? Ça sent le fruit dédaigné, céleste gâchis de fleurs écornées, il faut piétiner définitivement la face tendre de

l'éternel retour, et toutes ses prairies, et toutes ses joies, et la dernière frondaison, qu'il n'y ait plus que de grands essarts de corbeaux ponctuels !

Je pissurai encore sur les victoires de la nature. Là, ici, ce muscle jeune qui ne veut pas s'avachir. Je serai bientôt aussi laid que ton père, un visage corrupteur, c'est ce que l'art doit peindre à son blason. Désenchanter les vertes espérances. Le lichen est la victoire de l'arbre, la peste vole plus vite que l'hirondelle, l'ongle est assez élimé à la paroi de l'écoeurement.

Un labyrinthe de cendres. Une guerre si longue et si cruelle qu'on en oublie la source. Je suis beau à ma façon, le totem repeint du sang des justes !

Détruire ! Détruire ! Je suis le balancier de l'Histoire, je coupe les mains attardées à ma toilette !

MATHIEU. Tu feras ce que j'ai dit, demain nous irons chez ton père, tu lui apporteras la preuve que tu sais ce qu'il est et que tu peux y survivre.

MAXENCE. Rien ne me fascine autant que mon propre malheur, il fallait bien faire contre mauvaise fortune cœur ardent ! Je regarde ça avec grand intérêt, l'œil qui meurt et se regarde mourir, cette paupière est aiguë, une plaie vraiment. Un miroir encore ! Que je le vois encore l'œil qui regarde l'œil qui regarde l'œil, la grande galerie des glaces dans le Jugement dernier d'un soir comme les autres.

Je suis à toi, Mathieu, je ferai ce que tu veux. Tu m'as acheté pour dix-sept mille quarante-trois pièces blanches exactement.

17 043

scène 4

Le bureau paternel.

Hippocrate fait une prise de sang à Dédalle.

DÉDALLE. Tu as les photos ?

ALICE. Oui. Irréfutable, on t'y voit sous ton meilleur jour. Radieux dans l'abjection, l'ange exterminateur...

x (DÉDALLE. Tu en fais trop, je n'étais qu'un petit exécutant
x (à l'ombre des circulaires du Quai d'Orsay, la gégène
c (était en prise directe avec le haut commandement. Quel
est le prix ?

↳ Ministère des
Affaires étrangères

ALICE. Le prix ?

DÉDALLE. Vous me saignez l'un et l'autre. N'avez-vous pas suffisamment de preuves de l'impureté de mon sang !

HIPPOCRATE. Belle couleur artérielle !

DÉDALLE. Laisse-nous Diafoirus !

Tu vois bien que pour la première fois Alice me tient sous sa botte. Elle a rajeuni, c'est formidable ce que la haine victorieuse resserre l'épiderme.

Alors qu'est-ce que tu veux ?

ALICE. Je me souviens que tu racontais complaisamment l'une de tes tortures favorites. Et j'ai décidé que tu te l'infligerais à toi-même.

DÉDALLE. Je t'écoute.

ALICE. Bois un verre entier de ton sang.

DÉDALLE. Et j'aurai les photos ?

ALICE. Je te dirai où les trouver.

DÉDALLE. C'est ce garçon que j'ai sauvé de l'expulsion qui te les a données ?

ALICE. Oui.

DÉDALLE. Tu es sûre que tu ne préfères pas publier tout ça. Me défigurer. Quand bien même je voudrais m'accuser, la France ne me le permettrait pas, elle nous a amnistiés avant que le remords ne nous monte aux lèvres. Mais il reste le lynchage quand la république couvre ses assassins. X
X
X

ALICE. Non. Une vengeance intime me suffit.

DÉDALLE. Bien. Tu ne me verras ni gémir ni pleurer.

ALICE. Je n'en demande pas tant.

(Alice déverse le contenu de la prise de sang dans un verre en cristal.)

A toi d'avoir un goût de fer dans la bouche.

(Il boit.)

Les photos, je les ai données à ton fils, c'est lui qui les a. Tu n'imagines pas que j'allais perdre l'occasion. Depuis le temps qu'il essaie de te coincer. C'est ton fils qui les publiera. Moi tu pouvais m'acheter. Mais lui, non.

DÉDALLE. Alors je suis mort.

ALICE. Oui. Tu es mort. C'est Maxence qui t'exécute. J'entends son pas.

Entrent Maxence, Mathieu et Louise.

DÉDALLE. Tu parais devant moi !

MAXENCE. Mon père.

DÉDALLE. Tu parais devant moi et tu me donnes le nom de père.

MAXENCE. Voici Mathieu, et Louise, je t'ai parlé d'elle.

haha! DÉDALLE. Mathieu, Mathieu. Au moins vous n'êtes pas juif.

MATHIEU. Justement si, mais par mon père.

DÉDALLE. Alors ce n'est rien.

MAXENCE. Ne fais pas attention, c'est un jeu qu'il joue.

DÉDALLE. Il vous a dit sans doute que j'étais joueur, sans doute il vous l'a dit. Quel portrait il fait de moi ! Le jeu est une passion farouche. Je joue à perdre des hommes. Je les ronge et quand il n'y a plus que le noyau vraiment je le prends entre deux doigts et hop ! C'est ce qu'il vous a dit vraiment ?

MATHIEU. Non, ce n'est pas ce qu'il dit de vous.

DÉDALLE. Tttt ! Il aimerait tant que je sois ça. On justifie ses échecs comme on peut, un père infect, c'est le balai de la conscience. Sinon comment supporter cette odeur de moisissure qui le précède. Ça ! Ce regard de raté. Alors bon, je joue le rôle de l'homme abject, mais c'est ce que tu veux, non ?

MAXENCE. Tu es un salaud très conventionnel.

DÉDALLE. Et toi, tu n'es pas même un authentique désespéré. J'ai connu des jeunes gens qui vivaient un revolver sur la tempe, mes compagnons de bohème, un revolver dans une main, une culotte de fille dans l'autre. Je t'ai déjà parlé de cette Congolaise qui s'enduisait de pisser avant d'aller se trémousser au bal nègre, elle nous rendait fous, tu sais.

MAXENCE. Je suis venu te présenter Louise, ma femme.

DÉDALLE. Oh ! Très bien. Après tout ton grand-père avait bien épousé la bonne ! Pourquoi avoir dit oui ?

LOUISE. Il le fallait.

DÉDALLE. Je vois. Une sainte, c'est ça ? Quand on est aussi moche autant se croire une sainte. ✓

Vous n'avez jamais vu de photographie de sa mère ? La plus belle femme de la planète, vraiment. Mais j'ai brûlé toutes ses photos, je ne crois pas que tu connaisses le visage de ta mère. Sa beauté m'offensait. Je veux dire une fois morte ; ce visage de papier glacé me faisait penser à la vermine qui mangeait son crâne. Je n'ai pas pu.

♡ Alors le demi-juif, que fait-il là ?

MATHIEU. Je suis venu voir le monstre dont mon ami parlait.

DÉDALLE. Et alors, pas trop déçu ?

MATHIEU. Je vois un homme malheureux.

DÉDALLE. Je le suis. Désespéré, oui, mais pas de ce désespoir frelaté, émotion de seconde main avec laquelle vous déguisez l'inutilité de votre génération. Moi j'ai perdu quelque chose, oui. Mon cher enfant, il faut t'y faire, désormais, tu seras le fils d'un bourreau. Il fallait bien que la vérité sorte de son cocon et inonde le ciel de ses ailes d'or. La cétoine à tête de mort rousse est posée sur ton épaule. Oui, j'ai poussé un Arabe du haut d'un hélicoptère. Un Arabe ou deux. Peut-être trois. Je ne sais plus, c'étaient tous les mêmes. De minables petits idéalistes. J'épargnais les Kabyles, tu sais. ✓

MAXENCE. Alors vrai, j'ai gagné ?

idée de car de la chambre
je peindre comme élaborée de
la guerre

DÉDALLE. Oui. Tu as gagné, je suis à terre. Mon nom est celui d'un assassin.

MAXENCE. Ce nom est aussi le mien.

DÉDALLE. Et tu le porteras comme il est. Détruit. Me croiras-tu si je te dis que je le sauvais pour toi. Non, tu ne me crois pas. Pour toi, j'essayais d'éviter cette...

MAXENCE. Non, je ne te crois pas.

DÉDALLE. Je suppose que vous êtes venus me demander de l'argent. Combien ?

Vous, là, le laideron mystique, venez, approchez-vous. Combien ? Tenez, un chèque en blanc, inscrivez ce qu'il vous faut.

LOUISE. Il ne me faut rien.

DÉDALLE. Les métastases ^{cancer} progressent, je risque de divaguer un peu sur la fin, mais je t'épargnerai ça. Qui sait ce que je dirai dans mon dernier délire. Le docteur me donne six mois, il me sous-estime. C'est incroyablement beau ce que les peintres ont fait de la mort. Ces femmes ailées, ces enfants cornus, ces portes d'or. Alors qu'on crève de la même manière qu'un chien.

MAXENCE. Et dans six mois j'hériterai de toute ta fortune.

DÉDALLE. Toute ma fortune et toute mon infortune.

MAXENCE. Merci, pour l'une comme pour l'autre.

DÉDALLE. Evidemment je compte vivre ces derniers jours en toute liberté. Ai-je jamais vécu autrement ? Je n'aime pas les pauvres, ni les juifs, ni les Arabes, ni les tantes. Pas de voile pudique sur mon racisme, il est ce qu'il est. Bêtise inexorable. Si j'étais un imbécile, ce serait

↓
qu'on ne peut
fléchir par des
prières

tellement plus simple. Mais abject et fier de l'être. Ce que j'affirme, c'est qu'on ne peut pas aimer toute la terre. Il faut prendre parti, et tes compagnons gauchistes le feront comme les autres.

MAXENCE. Les gauchistes n'existent plus, tu dates.

DÉDALLE. Comment les appelle-t-on ? Les gouines nouvelles, les tantes marxistes, les pourfendeurs de la propriété, les vendeurs de soupe populaire, les syndiqués du droit au logement, les mouchures de Bosniaque et autres torche-culs de la misère suintante de l'économie mondiale ! Vous prendrez parti. Les juifs ou les Palestiniens ; les Américains ou la Turquie. On ne peut pas aimer toute la terre et quand toutes les bêtises ont été vomies on se retrouve à défendre son clan. C'est tout. On pond des gamins et on défend son clan. C'est... Je ne sais pas. J'appelle ça la vie, j'en profite pendant encore six mois. Je ne lui trouve pas si mauvaise odeur à ce ragoût.

MATHIEU. Vous ne savez pas ce que vous dites.

DÉDALLE. Pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il dit. Un christ fécal vous dégoûte ? Epouser la vie, c'est épouser le mal. Le plus grand péché, c'est de naître. Entre excréments, on se tutoie.

MAXENCE. Avant de te fécaliser absolument en accusant les complots judéo-marxistes, regarde ça.

Il lui montre les photographies.

DÉDALLE. Qu'est-ce que c'est ?

MAXENCE. Nous avons encore une chance.

DÉDALLE. Qu'est-ce que c'est ?

MAXENCE. Les photographies, les négatifs. Et mon briquet.

haha (DÉDALLE. Non ! Tu ne veux plus m'abattre ? C'est sacrément emmerdant, hein ? Tu vois, ce n'est pas sur le conflit des générations qu'on fonde une société. N'en déplaise aux gauchistes d'arrière-garde. C'est sur le dialogue des générations que se fonde toute culture. Et peut-être aussi la miséricorde. Mais nous, on y est allés un peu fort, la couleuvre est tout de même un peu trop flamboyante, celle que nos pères nous ont fait entrer dans la conscience n'était pas mal non plus. Et alors c'est sacrément emmerdant, parce que si vous voulez vivre quelque chose qui ne soit pas que la fête à nœud-nœud, il faut bien vous réconcilier avec les vieux dégueulasses. Et ça s'appelle l'Histoire, cette merde puante. Ça donne des secrétariats d'Etat aux collabos, ça amnistie illico les crimes de guerre en Algérie, j'en passe et les meilleures.

x x (MAXENCE. Non, ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Tu restes ce que tu es. Et moi je ne suis coupable que de porter ton nom. Mais tout ne suit pas la pente descendante. Les pères salissent les fils, mais les fils sauvent les pères. L'héritage de la culpabilité n'est pas la seule chanson, il n'est jamais trop tard pour l'heure de la conscience. Une génération le fait pour l'autre. Le rachat vient d'en bas, c'est toi qui portes mon nom.

ALICE. Ce n'est pas ce que nous avons convenu.

MAXENCE. Non.

MATHIEU. Brûlez ça ! Faites-le !

ALICE. Tu renonces, Maxence. Il ne te remercie même pas.

DÉDALLE. De quoi devrais-je le remercier ? De sauver son pedigree d'une vilaine grosse tache ?

MAXENCE. On peut ouvrir tous les dossiers de la guerre d'Algérie, tous. J'y travaillerai. Mais celui-là restera fermé.

DÉDALLE. Et si je voulais être jugé pour mes crimes passés ?

MAXENCE. Tu es jugé, mon père. Jugé et condamné. Ton âme est morte.

DÉDALLE. Et vous, Mathieu ?

MATHIEU. La justice des hommes m'indiffère, un jour vous demanderez pardon, c'est ce qui m'importe.

DÉDALLE. Garde ta scène de rédemption pour un autre chapitre. Ce mysticisme !

Et dire qu'en bon jeune philosophe tu contempkais le ciel noir avec un pessimisme de dix-huit carats, je me demande quelle mouture de Maxence je préfère, le désabusé baveux ou le curé de la réconciliation transcendante.

MAXENCE. J'ai passé l'âge d'appeler mon désarroi de la lucidité, c'est tout.

aha { DÉDALLE. Bravo, les anges, vous me l'avez transformé !
Alors, on se décide ? Alice, une dernière salve ? La jolie Némésis qui t'a renseignée sera grugée honteusement. Si on appelait tout de suite monsieur Kader Keyrouz pour lui dire que son protecteur l'a vendu ?

ALICE. Je ne suis pas encore morte. L'Histoire triomphera.

DÉDALLE. Alors, jeune homme, il s'agit d'écrire l'Histoire. L'ange de l'Histoire vient à la fin et résout ce qui

ne pouvait être résolu. Fais-le, trempe ta plume dans le sang paternel et pour une fois au moins dis-nous la chronique des vaincus, allons ! La colère de l'agneau se fait attendre. Toujours muet à l'heure finale. Seul le cochon hurle à l'abattoir. L'agneau, jamais entendu sa plainte.

Mathieu prend le briquet. !

MAXENCE. C'est à moi de le faire.

DÉDALLE. Pourquoi tu fais ça ? Je suis dans ta main. Ecrase-moi.

Il téléphone.

MAXENCE. Il faut laisser les morts enterrer les morts.

DÉDALLE. Alice, j'ai le jeune Kader en ligne, tu veux le prendre ? L'étude de l'Histoire rend parano, le mysticisme rend idiot, la philosophie suicidaire. Décidément, le plus ignorant est le plus sage.

Nous avons brûlé les photographies. Fallait pas parier sur ce vieux cheval.

Il veut te parler.

ALICE (*prenant le combiné*). C'est l'horloge.

DÉDALLE. Quelle heure est-il ? Je dois aller à l'atelier.

ALICE. Je ferai sonner mon heure, Dédalle. Crois-moi.

MAXENCE. Solde de tout compte. Je peux mourir en paix.

Maxence sort.

DÉDALLE. Tu vivras. Tu vivras loin de moi. Il faut que tu vives, je le veux.

Attends, attends ! Reviens. Va le chercher toi ! Va le chercher et dis-lui... non, ne lui dis rien.

Si, rappelle-lui le prénom de sa mère. France, c'était son nom, justement oui, elle s'appelait Francee.

LOUISE. Vous pensez qu'il m'a épousée pour vous insulter ?

kaha! (DÉDALLE. Elle est encore là celle-là !

LOUISE. Vous vous trompez. Je resterai dans l'ombre rassurez-vous, on ne verra ni ma laideur ni mon infirmité gâcher les photos de famille. Il m'a épousée parce que je ne suis rien. Un marchepied, il lui fallait juste un marchepied, pour se hisser jusqu'à... Se hisser jusqu'à vous. Donnez-lui, sa chance, il n'est pas tout à fait mort. Ne jetez pas sur lui ce regard-là, une poignée de terre n'est pas plus froide. Vous attendez un geste de lui, il attend un geste de vous, deux colosses de marbre dans la moisissure de l'orgueil. Ce geste, il le fera, c'est à lui de le faire. Il le fera. Mais vous, le recevrez-vous ?

Vous vous taisez.

DÉDALLE. Pardonnez-moi.

LOUISE. Prenez-moi pour ce que je suis, ce que j'aime être, rien. Servez-vous de moi, je suis sa chance et je suis aussi la vôtre. Quand il viendra vous donner ce baiser, ne détournez pas votre visage.

DÉDALLE. Qui êtes-vous ?

LOUISE. Une femme comme vous en croisez tous les jours. Et je disparaîtrai, ma tâche accomplie.

DÉDALLE. Votre tâche ?

LOUISE. Rendre le fils à son père.

kaha! (DÉDALLE. Mais je n'en veux pas de ce crétin moraliste !

LOUISE. Non, pas ce père-là.

DÉDALLE. Je disparaissais. Un homme peut aimer une femme laide, vous savez.

LOUISE. Je ne suis pas une femme laide, je suis une femme resplendissante.

DÉDALLE. Il me semble que j'ai dû me battre, toujours et contre tous. Je suis si faible, si faible.

ACTE III

scène 1

ROSE DES VENTS. J'ai beau incliner mes antennes, rien n'apparaît de la Terre promise !

L'HOMME QUI RIT. Si loin que je scrute c'est le silence et le désert !

ALICE. Vous avez quelque chose à me vendre ?

ROSE DES VENTS. Dans cet épisode, les armes changent de mains.

L'HOMME QUI RIT. Dans cette scène, les seconds couteaux s'aiguisent l'un l'autre.

ROSE DES VENTS. La grimace que vous voyez là cambriole joyeusement.

\ • Nous avons la preuve que Mathieu est à la solde de Dédalle. Il a payé ses études, et l'autre rembourse à sa manière.

Payé pour détourner Maxence de son destin. Le bel ange a les poches pleines.

L'HOMME QUI RIT. Sa Sainteté sent la recette !

ALICE. Je n'ai pas de quoi payer.

ROSE DES VENTS. Je vous les donne à l'œil.

ALICE. Pourquoi ?

ROSE DES VENTS. Parce que maintenant je veux rire.
Moi je ne crois en rien.

L'HOMME QUI RIT. Agnostique suicidaire.

ALICE. J'ai la mort attachée au cou, un poids énorme,
je coule.

ROSE DES VENTS. Le néant s'amuse comme il peut !

L'HOMME QUI RIT. Ce qui s'ensuit c'est des ronds dans
l'eau !

(ALICE. Alice dans la scène suivante tuera Maxence.
son neveu !

ROSE DES VENTS. S'enivrer de querelles obsolètes !

L'HOMME QUI RIT. Se soûler de haines séculaires !

ALICE. Vous et moi, nous sommes libres, voilà l'horreur !

ROSE DES VENTS. Libre ? Oh non ! Libre c'est aimer.
L'homme qui tombe par la fenêtre n'est pas en train de
voler.

ALICE. Tirons à pile ou face, face, je tue Maxence, pile,
je renonce à me venger.

ROSE DES VENTS. Alors ?

ALICE. Le destin dit : "Alice doit tuer Maxence."

ROSE DES VENTS. Je n'appelle pas ça le destin.

scène 2

ALICE. Son poudrier. Un souvenir. Mais je sais que tu
as renoncé à la venger.

MAXENCE. Oui, j'ai renoncé à toute vengeance.

ALICE. J'avais un autre espoir.

MAXENCE. Deux anges sont venus souffler dans mon oreille. La douleur s'est tue.

ALICE. Mathieu et Louise. Et tu as renoncé à ce combat ?

MAXENCE. Pourquoi ne pas lui pardonner ? Il aurait tué ma mère ? Il aurait violé quelques Algériennes et torturé quelques guerriers ? Avec quel corps a-t-il fait cela ? Sais-tu que nous changeons entièrement de cellules une fois tous les trois ans ?

ALICE. Il t'a acheté.

MAXENCE. Non. Je vis pour mes deux amis. Je survis pour mes deux amis. Pour eux ! Pour eux !

ALICE. Elle avait cette façon amusée d'utiliser son poudrier pour regarder derrière elle. C'est pour ça que je te l'ai apporté. Pour que sans te retourner tu voies un peu de ce qu'il y a dans ton dos.

MAXENCE. La seule façon de le vaincre, ç'aurait été de me tuer, et je veux vivre désormais. Elle, je ne l'ai pas connue, je ne veux pas la connaître.

ALICE. Mathieu est payé par ton père, tu le savais ? Pour te suivre et te protéger, engagé pour ça depuis deux ans.

MAXENCE. Je ne te crois pas.

ALICE. Si tu les entendais rire du jour où tu as cru les présenter l'un à l'autre. L'histoire du juif, ça sentait la mise en scène, non ?

MAXENCE. Je n'y crois pas.

ALICE. Mathieu est la marionnette de ton père, son valet de chambre. Demande à Louise, elle le sait.

MAXENCE. Je ne te crois pas.

ALICE. Mais quand ouvriras-tu les yeux ? Quand accepteras-tu de te battre ? Quand ?

MAXENCE. Je n'ai plus à me battre, je ne veux plus me battre.

ALICE. Tu es son gagne-pain. Tu comprends ça ! Et il n'est pas sans charme, c'est vrai !

MAXENCE. Non.

ALICE. Tu en auras bientôt la preuve. Louise sait-elle que tu es stérile ?

MAXENCE. Non.

ALICE. Alors tu en auras bientôt la preuve. Mathieu te prendra tout en faisant mine de te sauver. Ton père, ta femme, la mémoire de ta mère. Ta vengeance, c'était une colonne vertébrale. Tu n'as plus rien. Tu n'aimes pas cette femme, mais supporterais-tu qu'elle te trahisse ?

MAXENCE. Mon père a payé Mathieu ?

ALICE. Oui.

MAXENCE. Je m'en fiche.

ALICE. Une marionnette, et, à l'intérieur, la main terrible de ton père. Jusqu'au lit de Louise. Partout. Ce froid magnifique avec lequel il paralyse ses victimes. Tu as

tout perdu. Et j'ai perdu moi aussi, j'ai perdu l'espoir de voir un jour cet homme connaître une défaite. Il y a dans cette boîte des affaires de ta mère, tu veux les voir ?

MAXENCE. Presque la nuit.

ALICE. Robes d'été, les revues de l'époque, elle soulignait d'un trait rouge...

MAXENCE. Et le néon de la coutellerie n'est pas encore allumé.

ALICE. Son livre de messe, et des grigris incroyables, cette plume de paon...

MAXENCE. Ah voilà ! Le A de couteau a rendu l'âme, les couteaux sont devenus coûteux.

ALICE. Ce petit chien en pâte de verre...

MAXENCE. Coûteux, coûteux, coûteux !

ALICE. Tu as renoncé à la vengeance. Il triomphe.

MAXENCE. Je vois une foule de pauvres gens qui attendent le bus. Ils ont froid.

ALICE. Je pense que ceci pourrait t'intéresser.

MAXENCE. Les femmes s'habillent en gris cette année.

ALICE. Ce sont des feuilles de paie. Lis. Les feuilles de paie de Mathieu, quand il est entré au service de ton père il y a deux ans.

MAXENCE. Je vois un homme qui frappe son chien, il le frappe avec la laisse même.

ALICE. Un employé, quoi. Comme nous tous.

MAXENCE. Maintenant l'homme pleure.

ALICE. Quand ouvriras-tu les yeux ? Ils te trompent tous, elle et lui. A la botte du dictateur, pour te faire renoncer au cœur de toi-même. Pour qu'il n'y ait sur Terre ni rébellion ni poème. Des employés comme Alice, la vieille fille à la mauvaise odeur. Les fenêtres te plaisent, les fenêtres t'ont toujours plu. Le bonheur des autres y a l'allure d'une icône, mais, sitôt qu'on entre chez eux, c'est l'odeur rance de la cuisine familiale. Les autres, indifférents à nos tourments, aussi indifférents que nous le sommes, une armée de soldats gelés.

MAXENCE. L'homme pleure et le chien le regarde, il a oublié que l'homme l'a frappé, il le regarde avec tendresse, le chien.

ALICE. Ils marchent ensemble, Mathieu et Louise. Tu es le seul à ne pas le voir. Tu en auras la preuve bientôt. Louise ne sait pas que tu es stérile. Elle ne le sait pas. C'est comme ça qu'elle avouera, tu ne comprends pas. Puisque tu es incapable d'aimer, ni lui ni elle, il fallait qu'ils se consolent ensemble. C'est toi qui les as forcés à...

MAXENCE. Va-t'en et prends ces choses qui me dégoûtent.

ALICE. Brûle-les toi-même.

Elle sort.

MAXENCE. O cœur de l'homme ! Comme on te brise facilement !

(Il jette les souvenirs de sa mère par la fenêtre.)

La nuit sans pudeur montre son énorme vulve, noire, venimeuse.

(Il se cache sous le lit.)

Où a-t-elle caché le poison vert ? Ah j'avais laissé une
bouteille là-dessous.

(Entre Louise.)

C'est toi Louise ?

LOUISE. Qu'est-ce que tu fais ?

MAXENCE. Je cherche.

LOUISE. Quoi ?

MAXENCE. Un remède.

LOUISE. Relève-toi, tu me fais peur.

MAXENCE. Non.

Tu savais que Mathieu était payé par mon père.

LOUISE. Oui, je le savais.

MAXENCE. Tu ne me l'as pas dit.

LOUISE. Mathieu t'aime d'un amour sincère. Sors de là.

MAXENCE. Qu'est-ce que tu sais, toi ?

LOUISE. Je sais beaucoup de choses.

MAXENCE. Qu'est-ce que tu as fait tout le jour ?

LOUISE. J'ai couru vers toi.

MAXENCE. Les couteaux sont coûteux.

LOUISE. Quoi ?

MAXENCE. Tu as couru ?

LOUISE. Oui. J'avais à te dire quelque chose. J'ai vu
Hippocrate. J'attends un enfant.
Je veux le garder.

MAXENCE. Cela n'a aucune importance.

LOUISE. Depuis que je sais ça, deux jours déjà, je l'ai dit à ton père. Il a dit que tu voulais un enfant. Tu n'as jamais dit ça.

MAXENCE. Va à la salle de bains, il y a un grand bâton de caoutchouc qui a servi à déboucher la baignoire. Apporte-le.

Louise revient avec le bâton. Elle le donne à Maxence. Il la frappe. Elle tombe, il la frappe au sol longuement.

LOUISE. Maxence. Maxence.

MAXENCE. Va te laver, va, tu as du sang sur le visage. *(Maxence retourne sous le lit, Louise va à la salle de bains. Entre Dédalle.)*

Qui est là ?

DÉDALLE. C'est moi.

MAXENCE. Ah oui, l'homme qui a plusieurs têtes !

DÉDALLE. Tu as vu Louise ?

MAXENCE. Non, pas de tout le jour. Je n'ai pas vu Louise de tout le jour, tu as couru toi aussi, on dirait que tu as couru, tu es essoufflé, tu veux boire, boire à la source.

DÉDALLE. Qu'est-ce que tu as ? Sors de là-dessous.

MAXENCE. C'est, tu vois, pauvre père, que les gens frappent leur chien avec tant de douleur. Voudrais-tu que je te fasse à manger ? J'ai de la viande dont personne ne veut. Nous sommes tous devenus végétariens, en quelques heures. Une épidémie, c'est amusant.

DÉDALLE. Louise est enceinte. Je suis venu t'avertir. Je veux que tu gardes l'enfant. Il le faut. Je suis heureux peut-être pour la première fois.

MAXENCE. Enceinte de qui ?

DÉDALLE. De qui ?

Maxence, ne me dis pas que tu crois encore à cette histoire. Je n'ai jamais fait ça. J'ai dit que j'avais fait ça par folie. Mais ce n'est pas possible évidemment, pas possible.

Tu as cru à ce que je disais, cette histoire, que je t'aurais fait stériliser.

MAXENCE. Oui j'y ai cru. Ça devait me plaire. Inventer ça, non, je n'ai pas imaginé que tu pouvais inventer ça.

Louise sort de la salle de bains, elle a du mal à tenir debout.

DÉDALLE. Qu'est-ce qui s'est passé ?

LOUISE. Emmenez-moi. L'enfant est mort. Emmenez-moi.

Dédalle emmène Louise, Maxence sort de dessous le lit. Il reste debout au milieu de la pièce.

scène 3

DÉDALLE. L'exil des chiens et non l'exil des princes. Le prince est pourchassé par la fatalité, mais l'homme que je connais n'est pourchassé que par sa faute. Les chiens d'Actéon poussent le chasseur vers un refuge de bois. La balustrade ne vaut rien, les chiens entrent par

la fenêtre, c'est une barque qu'il lui faudrait, ou un théâtre gréé à neuf !

x MATHIEU. Les anciens combattants de l'Algérie ont déclaré d'une voix commune qu'ils n'étaient pas responsables. La France se refuse à un repentir national. Les généraux parlent et ravalent leurs mots. Les plus cyniques font mine d'avoir oublié. On attend votre parole.

x DÉDALLE. Les jeunes anciens combattants ! Non, ils ne parquent pas. Non, ils n'ont pas de monuments où la France de ses bras virils couronne leurs exactions. Non. Pourquoi les traîner dans la boue ?
Parce qu'ils exécutaient les ordres du préfet de Paris qui avait appris le métier avec les nazis.

MATHIEU. L'unité de la vie et de la pensée.

DÉDALLE. Qu'est-ce que tu dis ?

MATHIEU. Un jeune philosophe demande : "Quelle est la plus haute pensée et la mieux formulée ?"
Le sage répond l'odeur du figuier au mois d'août dans le jardin de ma mère.

DÉDALLE. Je crois cela.

MATHIEU. Qu'est-ce que vous avez fait ?

\ 6 DÉDALLE. On se contentait de leur demander poliment les renseignements et puis on les faisait jurer sur le Coran. Un Coran électrique bien sûr ! Non, ce n'était pas utile, oui, on pouvait s'en passer ! C'était par jeu ! Voilà la vérité, ce n'était pas vraiment des hommes et on avait le droit de jouer avec leurs corps !

MATHIEU. C'est effrayant des coulisses qui dorment. Le théâtre me dégoûte profondément.

DÉDALLE. Moi aussi, et c'est pour cela que je l'aime. Tu comprends ? il me fallait montrer le labyrinthe dans lequel nous avons enfermé nos fils.

MATHIEU. Et de cet autre labyrinthe, le monde, comment sortirez-vous ?

DÉDALLE. Le soir de la première, il fera ce qu'il a dit, il entrera dans les coulisses et il se tuera. Il se tuera au moment des applaudissements, c'est ce qu'il a dit. Je veux mourir en écoutant les applaudissements destinés à mon père. Je parachève sa disgrâce en mourant dans les coulisses de son œuvre. Et il ne l'a pas dit si bien que ça. Cette fois, tu ne pourras rien.

MATHIEU. Je vous ai dit que je le sauverai, je le sauverai.

DÉDALLE. J'ai une question : Qu'est-ce qui t'attache à moi ? Je vois ce frais visage penché sur cette charogne, et cela m'écœure. Toi et moi, Mathieu, c'est l'alliance du pire et du meilleur. Crois-tu que toute chose ait ainsi deux faces, l'une effroyable et l'autre parfaite ?

MATHIEU. Je ne suis pas parfait.

DÉDALLE. Tu es un diamant.

MATHIEU. Je vous regarde comme le dernier des hommes.

DÉDALLE. Alors, qu'est-ce que tu cherches en remuant la boue de ce vieux corps ?

MATHIEU. Pénétrer plus profondément la nature humaine.

DÉDALLE. Et qu'est-ce que tu vois dans ce puits ?

MATHIEU. Peu importe ce que vous avez fait. Maxence meurt parce que vous n'avez pas demandé pardon.

DÉDALLE. Et je ne le ferai pas.

MATHIEU. Vous le ferez pour qu'il vive.

DÉDALLE. Qu'il crève ! Qu'il crève bruyamment, qu'il éclabousse mon labyrinthe avec le suc infertile de sa cervelle ! Et toi aussi, meurs avec lui. Vous ne valez pas le prix de la balle qui vous clouera le bec !

MATHIEU. Vous avez sorti ma mère du trottoir et vous lui avez donné un travail décent. Vous avez payé mes études. Et vous m'avez donné sinon de l'amour au moins...

DÉDALLE. Sinon de l'amour ? Oui, tu as raison, toi et ta mère, je vous ai achetés, c'est tout. Elle et toi parce que vous étiez beaux, et qu'il fallait cette beauté pour me faire oublier ce dégoût de moi-même, un bonbon à la menthe pour oublier le goût de mes dents cariées.

MATHIEU. Aujourd'hui c'est moi qui vous rachète. C'est moi qui suis entre le père et le fils.

DÉDALLE. Entre le père et le fils ? Ravale ce catéchisme nauséabond. Tu vois bien qu'entre nous trois ça ne souffle pas vraiment le vent qu'il faut !

MATHIEU. Je crois que si à cet instant vous exprimez un remords je peux le sauver. Mais il faut que j'entende ça. Ce mot.

DÉDALLE. Crève ! Crève et avec toi tout ce qu'il y a de doux ! Mais qu'est-ce qui me retient de te cracher dessus ! Le meilleur cadeau que l'on puisse faire à l'humanité, c'est de la désespérer définitivement.

MATHIEU. Il viendra en coulisses et je l'attendrai. Et je le sauverai.

DÉDALLE. Voici deux drapeaux : l'un est noir et l'autre est blanc. A la fin de la pièce, le père de Thésée attend un signe sur le destin de son fils. Qu'on hisse la voile blanche s'il est vivant et la noire s'il est mort. J'attends ça de toi. Des coulisses, tu hisseras le drapeau blanc ou le noir et moi, de ma baignoire, je saurai s'il est mort ou vivant. Le régisseur est prévenu que c'est toi qui hisseras le drapeau.

MATHIEU. Je hisserai la voile blanche.

DÉDALLE. La première fois que je t'ai vu, tu avais huit ans. Je me suis penché vers toi, j'ai approché de toi ce visage infect et je t'ai embrassé sur la bouche. J'embrassais un ange. Et ta mère n'a pas été choquée par ce baiser impudique. J'ai soufflé dans ta bouche tous les mots que je ne pouvais confier à personne. J'ai supplié de pouvoir un jour éprouver pour mon fils ce que j'éprouvais pour toi. Pourquoi toi ? Tu n'étais pas encore un homme, tu n'avais pas dit une parole, ta vie était encore blanche et je savais que tu serais cet éclair de vie, toute la clémence et toute la gratitude et toute la joie. Ton regard ne me trompait pas. Tu étais un être unique, un être de pur assentiment, un être sacré.

Je pourrais demander pardon, oui. Ne suis-je pas assez gangrené de remords. Les cris de mes victimes ne me quittent jamais. Mais à qui demander pardon ? Je ne crois pas au Jugement dernier. Les grandes fresques de Masaccio m'ont laissé froid. A qui adresser ce pardon ? Qui pourrait m'absoudre ? La République n'a pas voulu me juger. L'Histoire m'ignore. J'aurais demandé pardon si j'avais su à qui l'adresser. J'aurais demandé pardon.

MATHIEU. A moi, puisque je suis tout ce que vous avez reconnu de sacré.

↳ DÉDALLE. Oui. Je demande ta bénédiction, Mathieu. J'ai été l'arme du mal, fasse qu'il y ait sur Terre un poids égal en bien au mal que j'ai fait. Qu'il y ait quelque part un être qui pour la gloire de l'humanité contrebalance l'horreur de ce que je suis.

J'ai préparé un texte, quelques lignes, c'est l'acteur qui joue Thésée qui parlera pour moi. Devant tous, demain, j'avouerai.

MATHIEU. Demain, je hisserai un drapeau blanc. Et j'aurai achevé mon œuvre. Je vous aurai sauvé et je l'aurai sauvé.

DÉDALLE. Ismaël ! Ismaël !

scène 4

MISERERE. Oui, crucifié à ma manière, j'embrasse la chose humaine, sa révolte et sa plainte, ainsi, ainsi, les jambes écartées, la bouche remplie de merde, un pied appuyant sur mon ventre, l'autre écrasant mes yeux, sous l'indifférence absolue de mes bourreaux, je suis l'homme !

L'HOMME QUI RIT. Et si on te cassait encore une dent ?

MISERERE. Qu'on me laisse là, dans l'ombre, avec toute ma déchéance consentie et l'amour éternel qui aboie, une bête abandonnée.

Entre Louise.

L'HOMME QUI RIT. Louise !

MISERERE. Tu vois, Louise ! il me frappe pour quelques gouttes d'absinthe, je le laisse me frapper ! Regarde, hier ils m'ont brûlé là avec un allume-cigare. Ça m'a fait très mal. J'ai beuglé, un veau à l'abattoir !

L'HOMME QUI RIT. Il a hurlé ! un cochon qu'on égorge !

MISERERE. Mais j'ai été bien remboursé. Trois grands verres d'absinthe, j'avais la tête à l'envers.

C'est pas bien beau, mais chacun avance avec ce qu'il a !

L'HOMME QUI RIT. C'est indécent cette quête dans un siècle sans joie !

Il sort.

LOUISE. Je t'aime bien moi. Aime ta providence comme je t'aime.

MISERERE. C'est ce que tu lui as dit ?

LOUISE. Oui.

MISERERE. Qu'est-ce qu'il a répondu ?

LOUISE. Il n'a pas répondu. J'ai su que c'était fini.

MISERERE. Qu'est-ce que ça veut dire ?

LOUISE. C'est Mathieu maintenant qui peut le sauver. Parce qu'il a avec lui la force de l'esprit. Mais moi, non. J'entre dans la nuit. Dieu a claqué la porte. Dieu n'est jamais là quand on souffre trop.

MISERERE. "Quand l'ange a rompu le septième sceau, il s'est fait dans le ciel un silence d'environ une demi-heure." C'est dans l'Apocalypse.

LOUISE. Qu'est-ce que ça veut dire ?

MISERERE. Après la guerre, la peste, la famine, la mort, c'est la dernière calamité que Dieu envoie sur ses créatures : son Silence. L'apocalypse a eu lieu, ce silence d'environ une demi-heure, c'est le monde où nous vivons.

LOUISE. Dis-moi ce qui dans l'homme n'est pas désir et mort ? Quoi ? Quoi d'autre que le désir absurde pour les choses mortes ? Que l'absurdité de la mort pour toute chose désirée ? Et que peut-on connaître de l'homme si l'on ne connaît pas cette folie d'aimer une chose mortelle.

MISERERE. Ne te bats pas contre la douleur. C'est une rivière, ferme les yeux, laisse-toi couler. Laisse-toi prendre par cette grande force aimante. Ce n'est pas faiblesse, non, de fermer les yeux dans le fleuve. Ce fleuve sait où il vous mène. La douleur ne te trompera pas, elle. Aie confiance en son lit. Dors confiante dans les draps de la souffrance, la prière s'écoule de toi, la sève. Non, Dieu n'est pas la souffrance. Mais cette force qui vous fait la comprendre. Qui vous fait rendre grâce d'être ainsi, crucifié.

LOUISE. J'entre dans l'hiver, les yeux fermés. Voilà, je suis immobile sur les champs retournés, des blocs de glace et de marne rousse à perte de vue, les corbeaux cherchent un peu de nourriture dans une valise oubliée, ils déchirent la robe brodée d'un appel déçu, mes chaussures s'enlisent dans la boue morte, les mains en avant, c'est le colin-maillard des derniers instants, inutilité délirante de la plainte, un fanal éteint tourne sur lui-même, qui est là ? Qui murmure là ? Je n'avance plus. Une voiture abandonnée rouille avec de vieilles photographies, la machine à coudre, les canons, la ferraille de la gloire humaine, dans la même eau sale. Inutile fracas, inutile fracas, inutiles conquêtes. Je ne voulais pas cela.

scène 5

Dans les coulisses. Le soir de la première, fin du spectacle.

MAXENCE. Qu'est-ce que tu fais là ?

ROSE DES VENTS. Tu te tueras, c'est vrai ?

MAXENCE. Quoi m'en empêcherait ?

ROSE DES VENTS. Alors, au revoir. C'est moi qui ai donné les fiches de paie à Alice, l'homme qui rit les avait volées pour moi chez ton père. Je voulais que tu le saches. Tu ne te suicides pas. Je te tue.

MAXENCE. Oh ! Cher ange, si l'on me demande pourquoi je me suis jeté dans l'absinthe et pourquoi, dans l'impatience de l'éclat, je me suis jeté à tes genoux, que dire ? Qu'il se passe quelque chose !

L'ennui c'est le diable, l'édredon des songes clos.
Je suis ma génération. Je suis déjà entièrement offert à la seule idéologie totalitaire qui ait atteint son coup. "Que rien n'arrive." "Que plus rien ne nous arrive." "Plus jamais de risque." Et voilà de quoi on nous a nourris. L'enseignement suprême fut celui de veiller sur les balances et surtout de vendre toute révélation et tout espoir à la déroute du drame. Drame en déroute ! Plus rien ne doit apparaître, nos pages d'histoire auront le reflet morbide d'un grand lac sombre sans vagues et sans caravelles. Cela vaut mieux, que le monde fasse silence, et qu'importe si les trompettes des royaumes inconnus ne font pas écrouler nos murailles ! Nous préférons ne rien savoir, l'humanité doit se tenir à mi-chemin dans une clairière sans illusion, sans gloire et sans combat.

L'humanité a désormais pour but d'être médiocre. La grandeur est suspecte, le sacrifice nauséabond et hors contexte, l'homme juste est celui qui n'aspire à rien, c'est cela l'idéologie régnante. Nos théâtres et nos écrans sont comblés par des pantins payés pour dire : "Voyez, je suis comme vous, banal, borné, sans lueur, mais est-ce bien grave ?" L'étalon-or, c'est le milieu ; le centrisme ronronne dans le songe bourgeois, la très grande drogue du désengagement et de la démission de la pensée a achevé d'envoûter les élites.

Silence ! La conscience dort ! L'aventure humaine est arrivée à destination, et c'est avec une grande humilité que nous appelons de nos vœux l'immobilité totale !

Mais qui dira notre misère ? Qui ? Qui dira enfin à voix haute que nous sommes le peuple le plus miséreux que la Terre ait porté ?

(Entre Mathieu.)

Tu es en retard, j'ai fini mon ultime confiteor.

MATHIEU. Je reste près de toi.

ROSE DES VENTS. Moi, je sors.

MATHIEU. Voilà, le spectacle est presque fini.

MAXENCE. La valise est là avec les voiles, tu hisseras bientôt la noire.

MATHIEU. Non.

MAXENCE. N'espère rien.

MATHIEU *(ouvrant la valise)*. Je ne hisserai pas la noire, il n'y a que deux voiles bleues.

Maxence rit.

MAXENCE. C'est sûrement une blague d'adieu de Rose des vents.

MATHIEU. Il va devenir fou.

MAXENCE. C'est la chose la plus drôle qui me soit arrivée ces trente dernières années.

MATHIEU. Je vais hisser la bleue, de toute façon.

MAXENCE. Oui.

(Il hisse la bleue.)

Ah ! Je suis mort de rire.

Un temps. Entre Dédalle.

DÉDALLE. Tu es vivant.

Ils applaudissent, j'ai tout avoué et ils n'ont rien entendu !
(Dédalle est frappé d'une douleur au crâne, il tombe à genoux.)

Rien ne peut nous vaincre ! En toi comme en moi, le plomb bouilli d'une œuvre au noir... à la place du sang... ce plomb noir... le plomb me vient dans la tête... il faut m'aider.

MAXENCE. Je ne serai pas ton bâton de vieillesse, tu ne peux plus marcher ? Rampe ! Apprends-lui à ramper.

DÉDALLE. Aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi. Je veux me coucher sur le sol. Aidez-moi. C'est la fin. J'ai du sang dans les paupières. Du sang. Du plomb.

MAXENCE. Je t'enseignerai la suprême reptation. Tu vois, tu vois ! je suis un ver !

Maxence imite un ver qui rampe.

DÉDALLE. J'ouvre la fenêtre pour appeler, mais le plomb est dans ma bouche. J'ai peur. Je suis seul, pourquoi m'avez-vous attaché à cette bête ? Elle va me piétiner. La bête me piétine. Elle piétine mon visage.

MATHIEU. Relève-toi, Maxence.

MAXENCE. Il est fou ! Enfin, la justice immanente !

DÉDALLE. La bête piétine mon visage. La bête met son sexe dans ma bouche. Ah ! J'ai le sexe de la bête dans ma bouche. Elle va m'engrosser par la bouche !

MAXENCE. Te voilà comme j'ai toujours rêvé de te voir. Le remords a mangé ta cervelle, vieux moulin à paroles. Le fils est soûl et le père délire.

Dis-moi, père, dis-moi dans ta folie, vois-tu l'œil vengeur. L'œil !

(Il s'approche de son père et crie.)

L'œil ! L'œil !

DÉDALLE. L'œil ! L'œil ! L'œil !

MATHIEU. Ne le torture pas.

DÉDALLE. Mon épée est brisée.

MAXENCE. C'est tout ce qui t'importe ! Ton épée brisée ! Tu ne saurais pas trouver un mot d'amour pour ceux que tu as défigurés ! Un mot d'amour ou je te pousse dans le gouffre.

DÉDALLE. Non, non ne me laissez pas, il a brisé mon épée, qui ? Qui parle avec la voix d'elle ?

MATHIEU. La voix d'elle ?

MAXENCE. Je sais ce qu'il dit. Il parle enfin, la cohorte de tes victimes parle avec la voix d'elle, tu sens mon pied sur ton visage.

Il le piétine.

DÉDALLE. Va-t'en ! Va-t'en ! Abdallah ! Abdallah n'est pas mort, il trinque avec les officiers. Je ne l'ai pas tué, il a une coupe d'argent dans ses mains, il pleure, elle pleure aussi. Qui est là ?

MAXENCE. C'est moi, c'est moi qui te regarde mourir.

DÉDALLE. J'ai mal. La bête me dévore le crâne.

MAXENCE. Dis un mot d'amour ! DIS-MOI UN MOT D'AMOUR !

Maxence frappe son père.

MATHIEU. Laisse-le !

MAXENCE. Non, je ne le laisserai pas mourir sans avoir dit un mot pour nous.

MATHIEU. Ne fais pas ça. Maxence !

MAXENCE. Mais qui es-tu toi ! Fous le camp ! C'est entre lui et moi ! Va-t'en.

DÉDALLE. Je parle ! Je parle enfin ! Je suis Abdallah ! Je suis Abdallah ! Je suis le guerrier saint. J'ai bu le sang du guerrier, j'ai bu son sang.

Dédalle ne bouge plus. Un temps.

MATHIEU. Il est mort. Je crois.

MAXENCE. Oui. Abdallah, qui est Abdallah ? Il n'en avait jamais parlé.

Mathieu, est-ce que je pleure ?

MATHIEU. Je ne vois pas ton visage.

MAXENCE. Nous allons boire à sa santé. Regarde, j'ai de l'absinthe ! Il est mort ! Enfin ! Il est mort !

MATHIEU. Il faut aller chercher quelqu'un.

MAXENCE. Non, tous les deux. Buvons tous les deux. Rien que toi et moi. Là, sur son cadavre. Je n'ai qu'un verre, bois !

MATHIEU. Il ne faut pas !

MAXENCE. Bois !

(Au cadavre.)

Tu vois, nous buvons. Je n'ai plus peur de toi. Donne-moi le petit chapeau, là.

MATHIEU. Quoi ?

MAXENCE. Le chapeau pointu, donne-le-moi.

Je vais mettre le chapeau pointu sur sa tête, oh ! Il y a un grelot. Tiens, aide-moi à l'asseoir là.

Voilà.

(Ils s'assoient tous les trois. Sur la tête du mort, le chapeau pointu.)

Alors mon vieux, comment sont les enfers ? Mais tu fais de l'œil à Perséphone, regarde, il bande ! Il bande dans la mort ! Touche.

Maxence touche le sexe de son père.

MATHIEU. Non. Je vais appeler quelqu'un.

MAXENCE. Viens, touche ! Son épée n'est pas brisée, c'est incroyable, c'est vrai, nous avons du plomb dans les veines ! Touche. Nous sommes dans le plus grand calme. Le siècle s'est tu. La douleur est montée si haut, si haut est montée la douleur que les femmes ont enfanté des enfants sans mains et sans yeux. L'horloge de la conscience s'est arrêtée. La folie s'est jetée sur le monde. Les porcs sont entrés dans la ville. Et comme roi nous avons élu un cadavre ridicule.

MATHIEU. Il vit.

Dédalle tousse et se réveille.

DÉDALLE. J'ai perdu connaissance.

MATHIEU. Oui. Oui.

DÉDALLE. J'ai mal.

MAXENCE. Papa ! Papa ! Tu vis.

DÉDALLE. Qui es-tu ?

MAXENCE. Maxence, tu ne me vois pas ?

DÉDALLE. Je ne te reconnais pas.

MAXENCE. Apporte de la lumière, de la lumière !

MATHIEU. Je cherche. Là ici, voilà.

Il rallume les coulisses.

DÉDALLE. Qui es-tu ?

MAXENCE. Tu me vois, je suis Maxence.

DÉDALLE. Non ! Non ! Tu n'es pas Maxence. Maxence est là, il se tait là-bas dans l'angle et toi tu es le fils du charcutier, quand le charcutier est mort nous avons été très tristes ma femme et moi, mais nous ne pouvions pas t'adopter, tu comprends.

MAXENCE. Oui, oui, je suis le fils du charcutier, regarde, j'ai du sang caillé sous les ongles.

DÉDALLE. Tu es sale. Laisse-moi seul avec Maxence. Viens dans mes bras. Viens.

Il désigne Mathieu.

MAXENCE. Fais ce qu'il dit.

MATHIEU. Je suis Mathieu.

DÉDALLE. Mon fils, ma chair. Tu auras tout, tout, j'ai caché de l'argent pour toi.

Dans les bras de Mathieu, Dédalle meurt pour la deuxième fois.

MATHIEU. Il est mort. Oui.

MAXENCE. Cette fois tu as réussi. Tu m'as tout pris.

MATHIEU. C'est toi que je voulais. C'est toi que j'aime. Je t'aime, je t'aime parce que c'est absurde.

MAXENCE. Et c'est pour cela que tu m'as tout enlevé. Mon enfant et mon père. Tout. Tu n'as eu qu'à te baisser pour ramasser ce que j'avais jeté par terre. Mon enfant, Louise, mon père, et moi finalement, ma dépouille.

MATHIEU. Je ne sais pas qui a volé l'autre. C'est toi seul, toi seul que je veux. Rien derrière, ni horizon, ni perspective, c'est ce qui est là que je veux. Je ne sais pas pourquoi. Ça ne veut rien dire. Rien !

MAXENCE. Nous sommes dans la même tombe.

MATHIEU. Le monde, tu veux dire, tel qu'il est. L'avenir est une pierre de caveau, viens, cadavre d'enfant, viens réchauffer ma douleur centenaire.

Maxence vient dans ses bras.

MAXENCE. Ne pourrions-nous sortir de ce puits en montant dos à dos ?

MATHIEU. Tais-toi.

MAXENCE. Mais quand seras-tu taché comme moi ?
Quand ? Quand perdras-tu cette douceur écœurante !
Le sucre de tes cheveux me dégoûte ! La seule pensée
de ta main sur ma peau, les larves blanches de tes doigts,
ton odeur satisfaite, cette bouche molle et humide, un
baiser me ferait frissonner d'horreur, et je ne peux pas
imaginer ta sueur contre la mienne sans sentir remonter
dans mon estomac le repas de fête d'hier. J'imagine ta
peau d'enfant, verte, ton petit halètement de jouissance
et j'atteins au sommet de l'écœurement, une convulsion.
Regarde, ce que je dis me fait hérissier les poils. Et entre
les jambes, j'imagine ce poisson mort, rouge et gluant,
j'ai deux doigts enfoncés au fond de la gorge, dès que je
dis "ton corps" je déglutis, dès que je dis "ton", tout ce
qui t'appartient a la même odeur de misère.
Jouons un jeu. J'entre dans le labyrinthe et j'ouvre un
troisième œil sur mon front avec le revolver. Si tu me
trouves à temps, je ne tire pas.

Il s'enfuit dans le labyrinthe, Mathieu le suit. Il appelle.

MATHIEU. Maxence ! Maxence ! Je t'en supplie ! Maxence,
où es-tu ?
J'ai griffonné ça, hier, sur une page arrachée d'un carnet
bleu. C'est un poème, je crois.
Je crois que c'est ça un poème. Je l'ai écrit dans un moment
de joie démente. A la table du café, parce qu'il y avait
une lumière blonde et un couple qui mangeait dans la
même assiette.
Ecoute. Ecoute-moi. Ces mots te sauveront, je le veux.
Ces mots doivent nous sauver. Maxence ! Ecoute ce que
j'ai écrit, là, avec un crayon à papier et c'est inachevé
parce que la mine s'est cassée. J'appuyais si fort sur le
papier que j'ai cassé la mine.

Je connais un royaume blanc. Viens avec moi, je te conduirai par la main et tu n'auras plus peur. Laissons les morts enterrer les morts.

Pour nous, c'est la rivière de l'oubli, avec ses pierres rondes et ses algues blanches.

Nous sommes sous la coupe franche d'un jour nouveau
Les cercueils doivent pourrir dans l'atelier de nos pères
Aux fossoyeurs de s'user les mains s'ils le veulent
Qu'ils enterrent des enfants de marbre à notre place
Le vent n'est-il pas là, comme autrefois dans le tilleul jaune ?

Il y a de la musique aux terrasses des maisons nouvelles

N'as-tu pas la liberté de sortir et de choisir une rue ou l'autre ?

T'asseoir sur un banc, ou bien te coucher dans l'herbe ?

Et si tu veux gifler un passant, tu le peux

Et si tu veux oublier dans la minute la minute passée tu le peux.

Tu peux secouer la boue de tes bottes

Tu peux laver ta peau avec un gant de crin

Tu peux aussi dormir tout le jour, joyeux dans ta fange.

Tu peux m'embrasser ou me gifler

N'est-ce pas assez de liberté ?

N'est-ce pas assez d'illusion de liberté pour que tu te fasses plus doux ?

N'est-ce pas assez de miséricorde ?

Voilà le royaume que je t'offre, mon roi.

Le temps est vaincu, nous affirmons

Un pur présent qui est l'éternelle pivoine

Ce royaume n'est riche que de n'être pas encore.

Rien n'est encore.

Viens mordre la clef de ton royaume.

Derrière tes pas, je brouille la piste.

Avec une ramure de laurier s'efface la trace amère
La plaie de ton cœur est plus fraîche que le jour
S'il faut un couteau neuf pour délier le nouveau jour
Prends le mien, il n'a pas tué encore.
Le voile se déchire, nous mettons le pied sur un sable
blanc.

La marée a dissous les rancœurs anciennes, la vieille loi
est aux abysses

Viens, nous allons décacheter un livre neuf
Je connais un royaume blanc.

(On entend un coup de feu.)

Maxence. Tu n'es pas mort, je ne le veux pas. Non.
Sors de l'ombre, viens ! Sors de l'ombre.

Maxence sort de l'ombre.

MAXENCE. Emmène-moi, Mathieu, emmène-moi, em-
mène-moi dans ce royaume que tu disais.

Nancy, Café de Foy, le 2 avril 1999.